This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MUSSET

Trois Comédies

EducT
1657
805.441

MCKENZIE

D. C. HEATH & CO.
BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON

Educ T 1657.805.441

Harvard College
Library

THE GIFT OF

CHARLES HALL GRANDGENT

CLASS OF 1883

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES
EMERITUS

3 2044 102 775 129

ALFRED DE MUSSET

MEDAILLON DE DAVID D'ANGERS

1831

Heath's Modern Language Series

ALFRED DE MUSSET

TROIS COMÉDIES

FANTASIO

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE

EDITED BY

KENNETH McKENZIE, Ph.D.
Instructor in French in Yale University

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1901

[d.n.c.] 1657.805.441

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
CHARLES HALL GRANDGENT
JANUARY 14, 1933

COPYRIGHT, 1901,
BY D. C. HEATH & CO.

INTRODUCTION

ALFRED DE MUSSET was born in Paris, December 11, 1810, and lived there until his death in 1857. He began his career modestly, with some verses published in newspapers. In 1828 he was introduced to the group of Romantic poets known as the *Cénacle,* whose leader was Victor Hugo. His first considerable work was a collection of poems, *Contes d'Espagne et d'Italie,* published in 1830. These poems showed the influence of the Romantic school sufficiently to repel the classicists; and soon Musset became estranged from the poets of the *Cénacle,* so that he really belonged to neither party in the literary controversies of the day. He produced plays and poems at short intervals. In 1833 he met George Sand, who was six years his senior, and already famous as a writer. They at once became deeply interested in each other. He felt that she was capable of understanding his genius, and she in turn recognized that he was a poet not merely because he wrote verses, but because his whole nature was full of poetry. After a few weeks they set out together on a journey to Italy. In the spring of 1834 Musset returned alone to Paris, broken in health and crushed in spirit after a dangerous illness and several violent quarrels. For some months he gave himself up to his despondency, and wrote nothing; then, in quick succession, he produced his best works in poetry, drama and fiction. After 1840, however, he grew more and

more unwilling to write except at the rare times when the impulse came to him. In 1838 he already complained that he was *too old* to write, and in 1840 he spoke of his life-work as finished. His friends blame George Sand for ruining his life. Certainly he was much in love with her; yet in spite of all that they had in common, they were uncongenial in every-day life. Indeed, their love met so many obstacles that it became torment. To Musset the separation, while necessary, was tragic, and for the rest of his life he kept the bitterness of this experience in his heart. Love was to him the sacred and supreme good, superior to law and religion; nothing was so tragic as a tragedy of love. Yet to George Sand he owed directly the inspiration of his very best works, including *On ne badine pas avec l'amour* and the *Nuits*. The cause of the melancholy and dissipation which grew upon him in his later years must be sought in his own lack of firmness of character and strength of will.[1] For some years he occupied a government position as librarian, which was granted to him in recognition of his genius, and which required very little attention. Elected to the Académie Française in 1852, he rarely attended its meet-

[1] Musset's relations with George Sand have been made the subject of an enormous number of books and articles, a mere list of which covers 69 pages in Clouard, *Documents inédits sur A. de Musset*, Paris, 1900. Musset himself not only alluded to the matter in several of his works, but treated it under the form of a romance in the last part of *La Confession d'un enfant du siècle* (1836). George Sand did the same in *Elle et Lui* (published shortly after Musset's death), in reply to which Paul de Musset wrote *Lui et Elle* (same year, 1859). In addition to these semi-biographical novels, the most important works on the subject are those by Spoelberch de Lovenjoul, Mariéton, Clouard, and Cabanès; further, the biographies of Musset mentioned below, George Sand's *Correspondance*, 6 vols., 1882, and W. Karenine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, 2 vols., Paris, 1899.

ings. He declined the offer of a diplomatic post, since the acceptance of it would have taken him away from Paris. The few literary works produced during the last seventeen years of his life are of secondary importance. His fame, it must be admitted, would have suffered slight loss if he had died at the age of thirty.

Various editions of Musset's works are published in ten volumes, as follows: *Poésies,* two volumes; *Comédies et Proverbes,* three volumes; *Contes, Nouvelles, La Confession d'un Enfant du Siècle, Mélanges,* and *Œuvres posthumes,* one volume each. Though he is doubtless best known for his lyric poetry, his comedies, also, are among the most precious possessions of French literature. His prose is such as only a poet could write, — indeed, no one but Musset himself could have written either his prose or his verse, for both constantly reflect his own personality. He shows us life, not as he has observed it, but as he has lived it. While his matchless style has made him admired, his sincerity in picturing his own heart makes him loved. Taine's doctrine[1] of the triple influence in literature of *la race, le milieu* and *le moment* can be excellently illustrated by a study of Musset. The Gallic *race* has always been distinguished for wit, satire, and lack of constraint, degenerating at times into vulgarity; when the *esprit gaulois* is guided by proper restraint, the result is the true *esprit français,* such as we find it in writers like Musset.[2] His *environment* was the

[1] See the Introduction of his *Histoire de la Littérature Anglaise.* At the end of this work Taine compares Musset and Tennyson, each of whom was then (1864) the favorite poet in his own land; and, in spite of the English poet's greater respectability, the conclusion of the French critic is, not unnaturally, "J'aime mieux Alfred de Musset."

[2] "Le véritable esprit français, tel que nos vraiment grands écrivains l'ont su représenter, s'est efforcé d'accommoder ensemble les

frivolous, intellectual, inconsistent society of Paris. The *moment* was one of political revolution and of triumph in all forms of art over the lifeless and conventional classicism of the eighteenth century. Although Musset was personally identified with the Romantic School for a short time only, he nevertheless profited by the victory which it gained for freedom in literature. This freedom did not, it is true, altogether commend itself to him. As he shows in *La Confession d'un Enfant du Siècle, Fantasio,* and several other works, he felt that when the old standards had been shattered, and no new ones had taken their place, the result was dissatisfaction, despondency, a hopeless yearning for the unattainable. A feeling of this sort is best expressed in lyric poetry, and the real strength of the Romantic school was lyric rather than dramatic. Thus Musset, by carrying his lyric qualities into the drama, and by avoiding various conventional Romanticist doctrines, not only produced better plays than any of the regular members of the school, but also put into these plays more of the true, vital spirit of Romanticism.

When Musset had become known through the *Contes d'Espagne et d'Italie,* the manager of the Odéon asked him for a comedy. In accordance with this request he wrote *La Nuit Vénitienne,* which was performed on December 1, 1830. The Romantic dramas, especially Victor Hugo's *Hernani* (February 25, 1830), had provoked violent controversy. As has happened at various times in the history of the French stage, organized disturbances were made in the theatres, with the object of breaking up the performances. Musset was known as an innovator, if not as an out-and-out Romantic; and at the first

justes libertés de l'esprit gaulois et les justes scrupules de l'esprit précieux" (Brunetière, *Études critiques*, 2e série). See also Hendreich, *Alfred de Musset, ein Vertreter des Esprit gaulois*, Berlin, 1899.

performance of his play a trifling accident on the stage threw the audience, already inclined to be hostile, into an uproar. After a second performance under similar conditions, the play was withdrawn. The discouraged author determined to write no more for the stage. Yet the dramatic form appealed to him so strongly that he used it more than any other, — sometimes even in purely lyric poems like the *Nuits*. That he intended his plays to be read, not acted, is clearly indicated by the sonnet prefixed to the two comedies in verse, *La Coupe et les Lèvres* and *A quoi rêvent les jeunes filles,* published in 1832 under the title *Un Spectacle dans un Fauteuil.*[1] No other French writer has given us for heroines such a series of charming and life-like young girls as Musset, beginning with Ninon and Ninette in *A quoi rêvent les jeunes filles*. The theme of this exquisitely fanciful comedy, whose scene is "où l'on voudra," is the deep-rooted love of romance which revolts against the common-place, and longs for romantic adventures.[2]

In 1833 Musset wrote three prose dramas, *André del Sarto, Les Caprices de Marianne,* and *Fantasio*. In the second of these, Marianne falls in love with Octave, who is merely pleading the cause of his friend Cœlio. As his own mood varied, Musset resembled, his brother tells us,

[1] The sonnet is reprinted in this book, page 1. Although dated 1833, the *Spectacle* appeared in December, 1832; the volume contained this sonnet, a dedication, the two plays, and the poem *Namouna,* — now all included, with the *Contes d'Espagne et d'Italie,* in the *Premières Poésies*. One of the *Contes, Les Marrons du Feu,* is in the form of a drama.

[2] E. Rostand's equally charming *Romanesques* (1894) has many points of similarity to Musset's play; for instance, this whimsical development of its geographical indefiniteness: *la scène se passe où l'on voudra, pourvu que les costumes soient jolis.* Molière's *Précieuses Ridicules* satirizes a perverted form of the same romantic ideal.

now the brilliant, thoughtless libertine Octave, now — when in love himself — the timid and sensitive Cœlio. Octave, with his wit as sharp as ever, but with his soul deadened by *ennui,* reappears as Fantasio, the hero of the last drama that Musset wrote before his journey to Italy. In none of his works has he given us more of his personality. He shows himself as the *enfant du siècle,* whose *ennui,* if it was partly a matter of fashion, had at any rate taken firm hold on him. In a letter to Paul Foucher, written in his seventeenth year, he says, fully in the spirit of Fantasio: "Je m'ennuie et je suis triste, mais je n'ai pas même le courage de travailler... Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais à Paris, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch."[1] Fantasio's *ennui,* like Paris in 1833 after the riots and the cholera of the previous year, is relieved by flashes of gaiety. What he needs, to make him enjoy life for at least a few moments, is to commit some wild act of folly; good advice would be thrown away on him. The death of the court fool gives him a chance to take part in the "royal comedy." The romantic little princess, resigning herself for the good of the kingdom, is about to marry a ridiculous prince. Her sacrifice of love to duty appears to Musset a sacrilege, and in the person of Fantasio he comes to tell her so; peace and war are of no moment compared to her tears. Thus the lesson of the play is, in the words of M. Brunetière: "Que la jeunesse et la grâce et la poésie ne soient pas une fois de plus immolées à la prose!" We must not ask for much logic in this capricious comedy, whose very title suggests *fantaisie,* — that quality rare in French literature, but preëminently Musset's. Truly, nothing is worse than mediocre fancies; but, in spite of the unfavorable

[1] See Foucher, *Entre cour et jardin*, Paris, 1867, chap. vii; cf. Paul de Musset, *Biographie d'Alfred de Musset*, chap. vii.

opinion of the German Lindau and of some French writers, those who can appreciate fancy at its best must agree with the more sympathetic critics like M. Doumic, who says: "Je ne vois rien dans toute la littérature de ce siècle qui puisse être comparé à la conversation de Fantasio avec Spark." In 1851 Musset proposed to arrange *Fantasio* for the stage, expanding the last scene into a third act. He did not carry out the plan; his brother made various changes for the performance in 1866, when Fantasio was played by Delaunay — said to resemble Musset strikingly, — and the Prince by Coquelin. *Fantasio* has not been so successful on the stage as some of the other comedies.

While Musset was living in seclusion and idleness after his separation from George Sand in 1834, his friends urged him to occupy his mind by writing a dramatic proverb. Accepting the suggestion, he produced *On ne badine pas avec l'amour,* which appeared in the *Revue des Deux Mondes* on July 1, 1834. This is generally regarded as his finest play. Here we find the beauty of his style in its perfection, and at the same time an unequalled power, delicate but pitiless, of laying bare the depths of the human heart. Although the subject was one that he had begun to work upon some time before, the play as we now have it is full of the memory of his recent experiences. In the coldly reasonable, self-possessed Camille it is not hard to see a resemblance to George Sand, while the impulsive, heedless Perdican is Musset to the life. Here, as elsewhere, Musset shows his *amour de l'amour.* To his mind Camille, who doubtless means to be sincere, does a great wrong to herself and to Perdican when she resists love. She has learned her lesson from the tales of others, not from her own experience; she does not really know her own heart until it is revealed to her by jealousy. The result of h

trifling with herself, and of Perdican's trifling with Rosette, is disastrous to all of them. The simple peasant-girl Rosette comes clearly before us in the few words the speaks. At the last, her silence is pathetically eloquent. The other characters, though slightly caricatured from well-known types, are by no means conventional. In the Baron, even that familiar figure the "stage father" has a distinct individuality of his own. The chorus of peasants, a novel device in a play of this kind, suggests the methods of the opera rather than those of classical tragedy. In quaintly comical language it comments on the various personages as they appear. On the stage, the part of the chorus is divided between two actors. The place and period of these peasants who talk in poetry is left undefined. The play on the whole shows more thoroughly than any other Musset's distinguishing qualities: originality and sincerity, — gaiety mingled with sadness, *son rire trempé de larmes,* as Gautier has it, — profound inner truth underlying a poetically fanciful exterior. The dramatic construction is excellent; few changes had to be made for the stage-production in 1861. At the beginning the comic elements predominate, gradually becoming less prominent as the passionate intensity of feeling increases with irresistible force to the tragic conclusion.

A work on a larger scale is *Lorenzaccio,* conceived, and perhaps written, while Musset was in Italy. For once historically accurate, he lays his scene in Florence in 1537. Lorenzo de' Medici, called in hatred Lorenzaccio, purposing to free Florence from the domination of his cousin Alessandro, becomes his companion in vice and crime; only to find, however, that when he has murdered the tyrant a successor is immediately proclaimed, and that, moreover, he cannot shake off the character he has assumed. Whether consciously or not,

Musset here shows the lesson of his own life as to the irresistible power of debauchery. While not lacking in strength and picturesqueness, *Lorenzaccio,* though more pretentious, is less satisfactory than the best of the other plays.[1] Less sombre are the succeeding comedies, *La Quenouille de Barberine,* published in 1835 in two acts, and afterwards rearranged in three acts with the title *Barberine, Le Chandelier* (1835), *Il ne faut jurer de rien* (1836), and *Ūn Caprice* (1837). These appeared first in the *Revue des Deux Mondes.* In 1840 all the prose plays were republished in one volume under the title *Comédies et Proverbes.* The two-volume edition of 1853, with the same title, and the later editions (those from 1878 on in three volumes) contain also *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (1845), *Louison* (1849; in verse), *On ne saurait penser à tout* (1849), *Carmosine* (1850), and *Bettine* (1851). While they do not attain the level of the earlier comedies, these last works are nevertheless interesting. Nowhere has Musset shown more clearly than in *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* his art of making something out of nothing. A half-hour's conversation between two people whose names, even, he does not tell us, ending at last, in spite of interruptions while the door is neither open nor shut, in a proposal of marriage, — this is the substance of the little picture of Parisian society. It is based on an actual conversation, which took place, Paul de Musset tells us, almost exactly as in the play: "Je reconnaissais les per-

[1] The six prose plays mentioned were published in two volumes by the *Revue des Deux Mondes* in August, 1834, with the title, *Un Spectacle dans un Fauteuil, prose: seconde livraison.* All of them, except *La Nuit Vénitienne* and *Lorenzaccio,* had already appeared in the *Revue,* whose editor, Buloz, was very friendly to Musset. The title *Spectacle dans un Fauteuil* is now usually given only to the two plays in verse. *Lorenzaccio* was not performed until 189[illegible]

sonnages. Celui du comte était si ressemblant que je voyais mon frère prenant son chapeau à chaque coup de sonnette, laissant la porte entr'ouverte... Le dénoûment seul a été ajouté." The central idea of this piece is consistent with all Musset's writings. "Le comte, tout homme du monde qu'il est, n'en garde pas moins avec l'auteur sa foi dans l'amour, — la seule religion que Musset ait conservée jusqu'au bout" (Lenient, *Comédie en France,* vol. ii, p. 348). Written at a fortunate moment during the years of his life that were for the most part idle and aimless, and performed in 1848, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* contests with *Un Caprice* the honor of being the most successful of Musset's works on the stage.

Musset's drama includes, then, fifteen *comédies et proverbes,* all but one in prose; three plays in verse in the *Premières Poésies;* and further, *L'Ane et le Ruisseau,* written in 1855 and published in the *Œuvres posthumes* (first edition, 1860), with several fragments and sketches. In 1849 he produced in collaboration with Augier *L'Habit vert,* which is not included in his works. The most interesting of the fragments is *La Servante du Roi,* containing scenes of a tragedy begun in 1840 for the great actress Rachel, and abandoned on account of a quarrel with her. Musset's views on classical tragedy, to which Rachel's acting had brought renewed popularity, are set forth in his volume *Mélanges de littérature et de critique.* The *drame,* he says, is a legitimate form of art; the rules of tragedy concern only those who wish to write tragedies; but to write a tragedy without regard to the classical rules is monstrous. This indicates why none of Musset's plays are called tragedies, since none of them regard the rules. For entirely serious plays like *Lorenzaccio* the proper name is *drame,* while the plays with comic elements, however tragically they may end, are comedies.

The *proverbe* is supposed to illustrate some proverbial saying, and, like the more modern *saynète*, is usually short and simple. It is not always easy to classify Musset's plays. *On ne badine pas avec l'amour*, originally called a *proverbe*, is now, in spite of its title, known as a comedy.

For seventeen years after the failure of *La Nuit Vénitienne* in 1830, none of Musset's plays were performed. In 1847 Mme. Allan-Despréaux, a favorite Parisian actress, saw *Un Caprice* acted in Russian at St. Petersburg, and determined to have it produced at the Comédie Française. The performance, on November 27 of the same year, was highly successful. During the following year *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Il ne faut jurer de rien*, *Le Chandelier*, and *André del Sarto* were performed in Paris; actors, critics and public discovered that these plays, intended only to be read, were also admirable behind the foot-lights. The rest of Musset's plays have since been performed. Only a few of them have held their place on the stage; but whether or not they ought to be acted, in any case their greatest value is as literary works. The theme of them all is love.[1] Though Musset has been compared to Shakespeare for his freedom in dramatic composition, and to Marivaux for the elegance of his language, yet few writers, even among the greatest, have been so entirely original and individual.

The aim of this edition is to give as full and as definite information as is possible in a limited space about Musset as a dramatist, together with the text of three of his plays. It need hardly be said, however, that, in order to form a proper idea of his place in literature, one must read also

[1] "Son théâtre tout entier n'est qu'un hymne à l'amour; là est le secret de sa force dramatique" (Brunetière, *Manuel de l'histoire de la littérature française*).

some of his other works. His fiction and his lyric poems, as well as criticisms of them, are easily accessible. His best biographies are those by Paul de Musset (1877; often reprinted; very sympathetic and interesting, but so partial as to be inaccurate), by Mme. Arvède Barine (1893, 3d ed. 1900, in the series *Les Grands Écrivains Français;* excellent), and by Paul Lindau (in German; Berlin, 1877). For bibliographical information, see M. Clouard, *Bibliographie des œuvres d'Alfred de Musset,* Paris, 1883, and *Documents inédits sur A. de M.,* 1900. The rare "bibliophile" edition of the *Théâtre d'Alfred de Musset,* 4 vols., Paris, Jouaust, 1889-91, contains an admirable introduction by Jules Lemaître, who has repeated the substance of it in his *Impressions de théâtre,* vols. i, ii and x. Musset's complete works are published in various editions by Lemerre and by Charpentier. Good criticisms will be found in many histories of French literature, and the following books: Lenient, *La Comédie en France au XIXe Siècle,* vol. ii; Brunetière, *Époques du théâtre français,* chaps. 14, 15; Doumic, *De Scribe à Ibsen* (1896), and *Études sur la littérature française* (1898); Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* vols. i, xiii, *Portraits littéraires,* vol. ii; Faguet, *XIXe siècle.* In the present edition, the notes aim to help the reader's literary appreciation and to solve all such real difficulties as the ordinary dictionaries fail to explain. Some few lines of the text have been omitted, since the edition is intended not only for colleges but for advanced classes in schools.

KENNETH McKENZIE.

YALE UNIVERSITY.

SONNET AU LECTEUR
DU SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL

Figure-toi, lecteur, que ton mauvais génie
T'a fait prendre ce soir un billet d'opéra.
Te voilà devenu parterre ou galerie,
Et tu ne sais pas trop ce qu'on te chantera.

Il se peut qu'on t'amuse, il se peut qu'on t'ennuie;
Il se peut que l'on pleure, à moins que l'on ne rie;
Et le terme moyen, c'est que l'on bâillera.
Qu'importe? c'est la mode, et le temps passera.

Mon livre, ami lecteur, t'offre une chance égale.
Il te coûte à peu près ce que coûte une stalle;
Ouvre-le sans colère, et lis-le d'un bon œil.

Qu'il te déplaise ou non, ferme-le sans rancune;
Un spectacle ennuyeux est chose assez commune,
Et tu verras le mien sans quitter ton fauteuil.

FANTASIO

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

LE ROI DE BAVIÈRE.	FANTASIO	jeunes gens de la ville.
LE PRINCE DE MANTOUE.[1]	SPARK	
MARINONI, son aide de camp.	HARTMAN	
RUTTEN, secrétaire du roi.	FACIO	

OFFICIERS, PAGES, etc.
ELSBETH, fille du roi de Bavière.
LA GOUVERNANTE D'ELSBETH.

La scène est à Munich

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

A la cour

LE ROI, *entouré de ses courtisans;* RUTTEN

LE ROI. Mes amis, je vous ai annoncé, il y a déjà longtemps, les fiançailles de ma chère Elsbeth avec le prince de Mantoue. Je vous annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince; ce soir peut-être, demain au plus

tard, il sera dans ce palais. Que ce soit un jour de fête pour tout le monde; que les prisons s'ouvrent, et que le peuple passe la nuit dans les divertissements. Rutten, où est ma fille? (*Les Courtisans se retirent.*)

5 RUTTEN. Sire, elle est dans le parc avec sa gouvernante.

LE ROI. Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue aujourd'hui? Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'apprête?

10 RUTTEN. Il m'a paru que le visage de la princesse était voilé de quelque mélancolie. Quelle est la jeune fille qui ne rêve pas la veille de ses noces? La mort de Saint-Jean l'a contrariée.

LE ROI. Y penses-tu? La mort de mon bouffon!
15 d'un plaisant de cour bossu et presque aveugle!

RUTTEN. La princesse l'aimait.[1]

LE ROI. Dis-moi, Rutten, tu as vu le prince; quel homme est-ce? Hélas! je lui donne ce que j'ai de plus précieux au monde, et je ne le connais point.

20 RUTTEN. Je suis demeuré fort peu de temps à Mantoue.

LE ROI. Parle franchement. Par quels yeux puis-je voir la vérité, si ce n'est par les tiens?

RUTTEN. En vérité, sire, je ne saurais rien dire sur
25 le caractère et l'esprit du noble prince.

LE ROI. En est-il ainsi? Tu hésites, toi, courtisan! De combien d'éloges l'air de cette chambre serait déjà rempli, de combien d'hyperboles et de métaphores flatteuses, si le prince qui sera demain mon gen-
30 dre t'avait paru digne de ce titre! Me serais-je trompé,[2] mon ami? aurais-je fait en lui un mauvais choix?

RUTTEN. Sire, le prince passe pour le meilleur des rois.

LE ROI. La politique est une fine toile d'araignée, dans laquelle se débattent bien des pauvres mouches mutilées; je ne sacrifierai le bonheur de ma fille à aucun intérêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une rue

SPARK, HARTMAN *et* FACIO, *buvant autour d'une table*

HARTMAN. Puisque c'est aujourd'hui le mariage de la princesse, buvons, fumons, et tâchons de faire du tapage.

FACIO. Il serait bon de nous mêler à tout ce peuple qui court les rues, et d'éteindre quelques lampions sur de bonnes têtes de bourgeois.[1]

SPARK. Allons donc! fumons tranquillement.

HARTMAN. Je ne ferai rien tranquillement; dussé-je me faire battant de cloche, et me pendre dans le bourdon de l'église, il faut que je carillonne un jour de fête. Où diable est donc Fantasio?

SPARK. Attendons-le; ne faisons rien sans lui.

FACIO. Bah! il nous retrouvera toujours. Il est à se griser[2] dans quelque trou de la rue Basse. Holà, ohé! un dernier coup![3] (*Il lève son verre.*)

UN OFFICIER, *entrant.* Messieurs, je viens vous prier de vouloir bien aller plus loin, si vous ne voulez point être dérangés dans votre gaieté.

HARTMAN. Pourquoi, mon capitaine?

L'OFFICIER. La princesse est dans ce moment sur la terrasse que vous voyez, et vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que vos cris arrivent jusqu'à elle. (*Il sort.*)

5 FACIO. Voilà qui est intolérable!

SPARK. Qu'est-ce que cela nous fait de rire ici ou ailleurs?

HARTMAN. Qui est-ce qui nous dit qu'ailleurs il nous sera permis de rire? Vous verrez qu'il sortira 10 un drôle en habit vert de tous les pavés de la ville, pour nous prier d'aller rire dans la lune. (*Entre Marinoni, couvert d'un manteau.*)

SPARK. La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie. Que Dieu la conserve! Si elle 15 ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle est triste, ou qu'elle chante; laissons-la en repos.

FACIO. Humph! voilà un manteau rabattu[1] qui flaire quelque nouvelle. Le gobe-mouche a envie de nous aborder.

20 MARINONI, *approchant.* Je suis étranger, messieurs; à quelle occasion cette fête?

SPARK. La princesse Elsbeth se marie.

MARINONI. Ah! ah! c'est une belle femme, à ce que je présume?

25 HARTMAN. Comme vous êtes un bel homme, vous l'avez dit.

MARINONI. Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paraît que tout est illuminé.

HARTMAN. Tu ne te trompes pas, brave étranger; 30 tous ces lampions allumés que tu vois, comme tu l'as remarqué sagement, ne sont pas autre chose qu'une illumination.

MARINONI. Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

HARTMAN. L'unique cause, puissant rhéteur. Nous aurions beau nous marier tous, il n'y aurait aucune espèce de joie dans cette ville ingrate. 5

MARINONI. Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de son peuple!

HARTMAN. Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple, cher homme primitif. Cela n'empêche pas la susdite princesse d'être fantasque comme 10 une bergeronnette.[1]

MARINONI. En vérité! vous avez dit fantasque?

HARTMAN. Je l'ai dit, cher inconnu, je me suis servi de ce mot. (*Marinoni salue et se retire.*)

FACIO. A qui diantre en veut ce baragouineur 15 d'italien? Le voilà qui nous quitte pour aborder un autre groupe. Il sent l'espion d'une lieue.

HARTMAN. Il ne sent[2] rien du tout; il est bête à faire plaisir.

SPARK. Voilà Fantasio qui arrive. 20

HARTMAN. Qu'a-t-il donc? il se dandine comme un conseiller de justice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie mûrit dans sa cervelle.

FACIO. Eh bien! ami, que ferons-nous de cette soirée? 25

FANTASIO, *entrant.* Tout absolument, hors un roman nouveau.

FACIO. Je disais qu'il faudrait nous lancer dans cette canaille, et nous divertir un peu.

FANTASIO. L'important serait d'avoir des nez de 30 carton[3] et des pétards.

HARTMAN. Prendre la taille aux filles,[4] tirer les

bourgeois par la queue et casser les lanternes. Allons, partons, voilà qui est dit.

FANTASIO. Il était une fois un roi de Perse...

HARTMAN. Viens donc, Fantasio.

5 FANTASIO. Je n'en suis pas, je n'en suis pas.

HARTMAN. Pourquoi?

FANTASIO. Donnez-moi un verre de ça. (*Il boit.*)

HARTMAN. Tu as le mois de mai sur les joues.

FANTASIO. C'est vrai; et le mois de janvier dans 10 le cœur. Ma tête est comme une vieille cheminée sans feu: il n'y a que du vent et des cendres. Ouf! (*Il s'assoit.*)[1] Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse! Je voudrais que ce grand ciel si lourd fût un immense bonnet de coton, pour envelopper jusqu'aux 15 oreilles cette sotte ville et ses sots habitants. Allons, voyons, dites-moi, de grâce, un calembour usé, quelque chose de bien rebattu.[2]

HARTMAN. Pourquoi?

FANTASIO. Pour que je rie. Je ne ris plus de ce 20 qu'on invente; peut-être que je rirai de ce que je connais.

HARTMAN. Tu me parais un tant soit peu[3] misanthrope et enclin à la mélancolie.

FANTASIO. Du tout.

25 FACIO. Oui ou non, es-tu des nôtres?[4]

FANTASIO. Je suis des vôtres, si vous êtes des miens; restons un peu ici à parler de choses et d'autres,[5] en regardant nos habits neufs.

FACIO. Non, ma foi. Si tu es las d'être debout, 30 je suis las d'être assis; il faut que je m'évertue en plein air.

FANTASIO. Je ne saurais m'évertuer. Je vais fumer

sous ces marronniers, avec ce brave Spark, qui va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark?

SPARK. Comme tu voudras.

HARTMAN. En ce cas, adieu. Nous allons voir la fête. (*Hartman et Facio sortent. — Fantasio s'assied avec Spark.*)

FANTASIO. Comme ce soleil couchant est manqué! La nature est pitoyable[1] ce soir. Regarde-moi un peu cette vallée là-bas, ces quatre ou cinq méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faisais des paysages comme celui-là, quand j'avais douze ans, sur la couverture de mes livres de classe.

SPARK. Quel bon tabac! quelle bonne bière!

FANTASIO. Je dois bien t'ennuyer, Spark?

SPARK. Non; pourquoi cela?

FANTASIO. Toi, tu m'ennuies horriblement. Cela ne te fait rien de voir tous les jours la même figure? Que diable Hartman et Facio s'en vont-ils faire dans cette fête?

SPARK. Ce sont deux gaillards actifs, et qui ne sauraient rester en place.

FANTASIO. Quelle admirable chose que les Mille et une Nuits![2] O Spark, mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux! Si je pouvais être ce monsieur qui passe!

SPARK. Cela me paraît assez difficile.

FANTASIO. Ce monsieur qui passe est charmant; regarde: quelle belle culotte de soie! quelles belles fleurs rouges sur son gilet! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr

que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères; son essence[1] lui est particulière. Hélas! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais, dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets! C'est tout un monde que chacun porte en lui! un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence! Quelles solitudes que tous ces corps humains!

SPARK. Bois donc, désœuvré, au lieu de te creuser la tête.

FANTASIO. Il n'y a qu'une chose qui m'ait amusé depuis trois jours: c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi, et que si je mets les pieds dans ma maison, il va arriver quatre estafiers qui me prendront au collet.

SPARK. Voilà qui est fort gai, en effet.

FANTASIO. Te figures-tu que mes meubles se vendent demain matin? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas?

SPARK. Manques-tu d'argent, Henri? Veux-tu ma bourse?

FANTASIO. Imbécile! si je n'avais pas d'argent, je n'aurais pas de dettes. Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état; nous n'exerçons aucune profession.

SPARK. C'est là ce qui t'attriste?

FANTASIO. Il n'y a point de maître d'armes mélancolique.

SPARK. Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.[2]

FANTASIO. Ah! pour être revenu de tout, mon ami, il faut être allé dans bien des endroits.

SPARK. Eh bien donc?

FANTASIO. Eh bien donc! où veux-tu que j'aille? Regarde cette vieille ville enfumée; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier; eh bien! mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant! je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré; j'y ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

SPARK. Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même; moi, quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de tabac; quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre; quand je baise la main de ma maîtresse, elle entre par le bout de ses doigts effilés pour se répandre dans tout son être sur des courants électriques; il me faut le parfum d'une fleur pour me distraire, et de tout ce que renferme l'universelle nature, le plus chétif objet suffit pour me changer en abeille et me faire voltiger çà et là avec un plaisir toujours nouveau.

FANTASIO. Tranchons le mot, tu es capable de pêcher à la ligne.[1]

SPARK. Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTASIO. Même de prendre la lune avec les dents?

5 SPARK. Cela ne m'amuserait pas.

FANTASIO. Ah! ah! qu'en sais-tu? Prendre la lune avec les dents n'est pas à dédaigner. Allons jouer au trente-et-quarante.[2]

SPARK. Non, en vérité.

10 FANTASIO. Pourquoi?

SPARK. Parce que nous perdrions notre argent.

FANTASIO. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu vas imaginer là? Tu ne sais quoi inventer pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir, misérable?

15 Perdre notre argent! tu n'as donc dans le cœur ni foi en Dieu ni espérance? tu es donc un athée épouvantable, capable de me dessécher le cœur et de me désabuser de tout, moi qui suis plein de sève et de jeunesse? (*Il se met à danser.*)

20 SPARK. En vérité, il y a de certains moments où je ne jurerais pas que tu n'es pas fou.

FANTASIO, *dansant toujours.* Qu'on me donne une cloche! une cloche de verre!

SPARK. A propos de quoi une cloche?

25 FANTASIO. Jean-Paul[3] n'a-t-il pas dit qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche, au milieu du vaste Océan? Je n'ai point de cloche, Spark, point de cloche, et je danse sur le vaste Océan.

30 SPARK. Fais-toi journaliste ou homme de lettres, Henri; c'est encore le plus efficace moyen qui nous reste de désopiler la misanthropie et d'amortir l'imagination.

FANTASIO. Oh! je voudrais me passionner pour un homard à la moutarde, pour une grisette, pour une classe de minéraux! Spark! essayons de bâtir une maison à nous deux.

SPARK. Pourquoi n'écris-tu pas tout ce que tu rêves? cela ferait un joli recueil.

FANTASIO. Un sonnet vaut mieux qu'un long poème, et un verre de vin vaut mieûx qu'un sonnet. (*Il boit.*)

SPARK. Pourquoi ne voyages-tu pas? va en Italie.

FANTASIO. J'y ai été.

SPARK. Eh bien! est-ce que tu ne trouves pas ce pays-là beau?

FANTASIO. Il y a une quantité de mouches grosses comme des hannetons qui vous piquent toute la nuit.

SPARK. Va en France.

FANTASIO. Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paris.

SPARK. Va en Angleterre.

FANTASIO. J'y suis. Est-ce que les Anglais[1] ont une patrie? J'aime autant les voir ici que chez eux.

SPARK. Va donc au diable, alors!

FANTASIO. Oh! s'il y avait un diable dans le ciel! s'il y avait un enfer, comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça! Quelle misérable chose que l'homme! ne pas pouvoir seulement sauter par sa fenêtre sans se casser les jambes! être obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! Apprendre pour faire une omelette! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir sur un parapet, de regarder couler la rivière et de me mettre à compter un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jusqu'au jour de ma mort.

SPARK. Ce que tu me dis là ferait rire bien des gens; moi, cela me fait frémir: c'est l'histoire du siècle[1] entier. L'éternité est une grande aire, d'où tous les siècles, comme de jeunes aiglons, se sont envolés tour à tour pour traverser le ciel et disparaître; le nôtre est arrivé à son tour au bord du nid; mais on lui a coupé les ailes, et il attend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut s'élancer.

FANTASIO, *chantant.*

Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour.

Connais-tu une plus divine romance[2] que celle-là, Spark? C'est une romance portugaise. Elle ne m'est jamais venue à l'esprit sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

SPARK. Qui, par exemple?

FANTASIO. Qui? je n'en sais rien; quelque belle fille toute ronde comme les femmes de Miéris;[3] quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de pâle comme les rayons de la lune; quelque chose de pensif comme ces petites servantes d'auberge des tableaux flamands qui donnent le coup de l'étrier[4] à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval blanc. Quelle belle chose que le coup de l'étrier! une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé, les enfants endormis; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin du tableau! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dange-

reuse; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette sublime aumône du pauvre: Que Dieu le protège![1]

SPARK. Si tu étais amoureux, Henri, tu serais le plus heureux des hommes.

FANTASIO. L'amour n'existe plus, mon cher ami. La religion, sa nourrice, a les mamelles pendantes comme une vieille bourse au fond de laquelle il y a un gros sou.[2] L'amour est une hostie qu'il faut briser en deux au pied d'un autel et avaler ensemble dans un baiser; il n'y a plus d'autel, il n'y a plus d'amour. Vive la nature! il y a encore du vin. (*Il boit.*)

SPARK. Tu vas te griser.

FANTASIO. Je vais me griser, tu l'as dit.

SPARK. Il est un peu tard pour cela.

FANTASIO. Qu'appelles-tu tard? Midi, est-ce tard? minuit, est-ce de bonne heure? Où prends-tu la journée? Restons là, Spark, je t'en prie. Buvons, causons, analysons, déraisonnons, faisons de la politique; imaginons des combinaisons de gouvernement; attrapons tous les hannetons qui passent autour de cette chandelle, et mettons-les dans nos poches. Sais-tu que les canons à vapeur[3] sont une belle chose en matière de philanthropie?

SPARK. Comment l'entends-tu?

FANTASIO. Il y avait une fois un roi qui était très sage, très sage, très heureux, très heureux...

SPARK. Après?

FANTASIO. La seule chose qui manquait à son bonheur, c'était d'avoir des enfants. Il fit faire des prières publiques dans toutes les mosquées.

SPARK. A quoi en veux-tu venir?

FANTASIO. Je pense à mes chères Mille et une Nuits. C'est comme cela qu'elles commencent toutes. Tiens, Spark, je suis gris. Il faut que je fasse quelque chose. Tra la, tra la! Allons, levons-nous! (*Un enterrement passe.*) Ohé! braves gens, qui enterrez-vous là? Ce n'est pas maintenant l'heure d'enterrer proprement.

LES PORTEURS. Nous enterrons Saint-Jean.

FANTASIO. Saint-Jean est mort? le bouffon du roi est mort? Qui a pris sa place? le ministre de la justice?

LES PORTEURS. Sa place est vacante, vous pouvez la prendre si vous voulez. (*Ils sortent.*)

SPARK. Voilà une insolence que tu t'es bien attirée. A quoi penses-tu, d'arrêter ces gens?

FANTASIO. Il n'y a rien là d'insolent. C'est un conseil d'ami que m'a donné cet homme, et que je vais suivre à l'instant.

SPARK. Tu vas te faire bouffon de la cour?

FANTASIO. Cette nuit même, si l'on veut de moi. Puisque je ne puis coucher chez moi, je veux me donner la représentation de cette royale comédie qui se jouera demain, et de la loge du roi lui-même.

SPARK. Comme tu es fin! On te reconnaîtra, et les laquais te mettront à la porte; n'es-tu pas filleul de la feue reine?

FANTASIO. Comme tu es bête! je me mettrai une bosse et une perruque rousse comme la portait Saint-Jean, et personne ne me reconnaîtra, quand j'aurais trois douzaines de parrains à mes trousses. (*Il frappe à une boutique.*) Hé! brave homme, ouvrez-moi, si vous n'êtes pas sorti, vous, votre femme et vos petits chiens!

UN TAILLEUR, *ouvrant la boutique.* Que demande Votre Seigneurie?

FANTASIO. N'êtes-vous pas le tailleur de la cour?

LE TAILLEUR. Pour vous servir.

FANTASIO. Est-ce vous qui habilliez Saint-Jean? 5

LE TAILLEUR. Oui, monsieur.

FANTASIO. Vous le connaissiez? Vous savez de quel côté était sa bosse, comment il frisait sa moustache, et quelle perruque il portait?

LE TAILLEUR. Hé! hé! monsieur veut rire. 10

FANTASIO. Homme, je ne veux point rire; entre dans ton arrière-boutique; et si tu ne veux pas être empoisonné demain dans ton café au lait, songe à être muet comme la tombe sur tout ce qui va se passer ici. (*Il sort avec le tailleur; Spark le suit.*) 15

SCÈNE III

Une auberge sur la route de Munich

Entrent le PRINCE DE MANTOUE *et* MARINONI

LE PRINCE. Eh bien, colonel?

MARINONI. Altesse?

LE PRINCE. Eh bien, Marinoni?

MARINONI. Mélancolique, fantasque, d'une joie folle, soumise à son père, aimant beaucoup les pois 20 verts.

LE PRINCE. Écris cela; je ne comprends clairement que les écritures moulées en bâtarde.[1]

MARINONI, *écrivant.* Mélanco...

LE PRINCE. Écris à voix basse; je rêve à un projet d'importance depuis mon dîner.

MARINONI. Voilà, Altesse, ce que vous demandez.

LE PRINCE. C'est bien, je te nomme mon ami intime; je ne connais pas dans tout mon royaume de plus belle écriture que la tienne. Assieds-toi à quelque distance. Vous pensez donc, mon ami, que le caractère de la princesse, ma future épouse, vous est secrètement connu?

MARINONI. Oui, Altesse: j'ai parcouru les alentours du palais, et ces tablettes renferment les principaux traits des conversations différentes dans lesquelles je me suis immiscé.

LE PRINCE, *se mirant.* Il me semble que je suis poudré comme un homme de la dernière classe.

MARINONI. L'habit est magnifique.

LE PRINCE. Que dirais-tu, Marinoni, si tu voyais ton maître revêtir un simple frac olive?

MARINONI. Son Altesse se rit de ma crédulité.

LE PRINCE. Non, colonel. Apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

MARINONI. Romanesque, Altesse?

LE PRINCE. Oui, mon ami (je t'ai accordé ce titre); l'important projet que je médite est inouï dans ma famille; je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père dans l'habillement d'un simple aide de camp; ce n'est pas assez d'avoir envoyé un homme de ma maison recueillir les bruits sur la future princesse de Mantoue (et cet homme, Marinoni, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.[1]

MARINONI. Est-il vrai, Altesse?

LE PRINCE. Ne reste pas pétrifié. Un homme tel que moi ne doit avoir pour ami intime qu'un esprit vaste et entreprenant.

MARINONI. Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de Votre Altesse.

LE PRINCE. Laquelle?

MARINONI. L'idée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Mais si mon gracieux souverain est confondu parmi l'état-major, à qui le roi de Bavière fera-t-il les honneurs d'un festin splendide qui doit avoir lieu dans la grande galerie?

LE PRINCE. Tu as raison; si je me déguise, il faut que quelqu'un prenne ma place. Cela est impossible, Marinoni; je n'avais pas pensé à cela.

MARINONI. Pourquoi impossible, Altesse?

LE PRINCE. Je puis bien abaisser la dignité princière jusqu'au grade de colonel; mais comment peux-tu croire que je consentirais à élever jusqu'à mon rang un homme quelconque? Penses-tu d'ailleurs que mon futur beau-père me le pardonnerait?

MARINONI. Le roi passe pour un homme de beaucoup de sens et d'esprit, avec une humeur agréable.

LE PRINCE. Ah! ce n'est pas sans peine que je renonce à mon projet. Pénétrer dans cette cour nouvelle sans faste et sans bruit, observer tout, approcher de la princesse sous un faux nom, et peut-être m'en faire aimer! — Oh! je m'égare; cela est impossible. Marinoni, mon ami, essaye mon habit de cérémonie; je ne saurais y résister.

MARINONI, *s'inclinant.* Altesse!

LE PRINCE. Penses-tu que les siècles futurs oublieront une pareille circonstance?

MARINONI. Jamais, gracieux prince.

LE PRINCE. Viens essayer mon habit. (*Ils sortent.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le jardin du roi de Bavière

Entrent ELSBETH *et* SA GOUVERNANTE

LA GOUVERNANTE. Mes pauvres yeux en ont pleuré, pleuré un torrent du ciel.

ELSBETH. Tu es si bonne! Moi aussi j'aimais Saint-Jean; il avait tant d'esprit! Ce n'était point un bouffon ordinaire.

LA GOUVERNANTE. Dire[1] que le pauvre homme est allé là-haut la veille de vos fiançailles! Lui qui ne parlait que de vous à dîner et à souper, tant que le jour durait. Un garçon si gai, si amusant, qu'il faisait aimer la laideur, et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eux-mêmes!

ELSBETH. Ne me parle pas de mon mariage; c'est encore là un plus grand malheur.

LA GOUVERNANTE. Ne savez-vous pas que le prince de Mantoue arrive aujourd'hui? On dit que c'est un Amadis.[2]

ELSBETH. Que dis-tu là, ma chère? Il est horrible et idiot, tout le monde le sait déjà ici.

LA GOUVERNANTE. En vérité? on m'avait dit que c'était un Amadis.

ELSBETH. Je ne demandais pas un Amadis, ma chère; mais cela est cruel, quelquefois, de n'être qu'une fille de roi. Mon père est le meilleur des hommes; le mariage qu'il prépare assure la paix de

son royaume; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple; mais moi, hélas! j'aurai la sienne, et rien de plus.

LA GOUVERNANTE. Comme vous parlez tristement!

ELSBETH. Si je refusais le prince, la guerre serait bientôt recommencée; quel malheur que ces traités de paix se signent toujours avec des larmes! Je voudrais être une forte tête, et me résigner à épouser le premier venu, quand cela est nécessaire en politique. Être la mère d'un peuple, cela console les grands cœurs, mais non les têtes faibles. Je ne suis qu'une pauvre rêveuse; peut-être la faute en est-elle à tes romans, tu en as toujours dans tes poches.

LA GOUVERNANTE. Seigneur! n'en dites rien.

ELSBETH. J'ai peu connu la vie, et j'ai beaucoup rêvé.

LA GOUVERNANTE. Si le prince de Mantoue est tel que vous le dites, Dieu ne laissera pas cette affaire-là s'arranger, j'en suis sûre.

ELSBETH. Tu crois! Dieu laisse faire les hommes, ma pauvre amie, et il ne fait guère plus de cas de nos plaintes que du bêlement d'un mouton.

LA GOUVERNANTE. Je suis sûre que, si vous refusiez le prince, votre père ne vous forcerait pas.

ELSBETH. Non certainement il ne me forcerait pas; et c'est pour cela que je me sacrifie. Veux-tu que j'aille dire à mon père d'oublier sa parole, et de rayer d'un trait de plume son nom respectable sur un contrat qui fait des milliers d'heureux? Qu'importe qu'il fasse une malheureuse? Je laisse mon bon père être un bon roi.

LA GOUVERNANTE. Hi! hi! (*Elle pleure.*)

ELSBETH. Ne pleure pas sur moi, ma bonne; tu me ferais peut-être pleurer moi-même, et il ne faut pas qu'une royale fiancée ait les yeux rouges. Ne t'afflige pas de tout cela. Après tout, je serai une reine, c'est peut-être amusant; je prendrai peut-être goût à mes parures, que sais-je? à mes carrosses, à ma nouvelle cour; heureusement qu'il y a pour une princesse autre chose dans le mariage qu'un mari. Je trouverai peut-être le bonheur au fond de ma corbeille de noces.

LA GOUVERNANTE. Vous êtes un vrai agneau pascal.[1]

ELSBETH. Tiens, ma chère, commençons toujours par en rire, quitte à en pleurer quand il en sera temps. On dit que le prince de Mantoue est la plus ridicule chose du monde.

LA GOUVERNANTE. Si Saint-Jean était là!

ELSBETH. Ah! Saint-Jean! Saint-Jean!

LA GOUVERNANTE. Vous l'aimiez beaucoup, mon enfant.

ELSBETH. Cela est singulier; son esprit m'attachait à lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon cœur; sa perpétuelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à l'excès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gens qui abondent dans mon sens;[2] je ne sais ce qu'il y avait autour de lui, dans ses yeux, dans ses gestes, dans la manière dont il prenait son tabac. C'était un homme bizarre; tandis qu'il me parlait, il me passait devant les yeux des tableaux délicieux; sa parole donnait la vie comme par enchantement aux choses les plus étranges.

LA GOUVERNANTE. C'était un vrai Triboulet.[3]

ELSBETH. Je n'en sais rien; mais c'était un diamant d'esprit.

LA GOUVERNANTE. Voilà des pages qui vont et viennent; je crois que le prince ne va pas tarder à se montrer; il faudrait retourner au palais pour vous habiller.

ELSBETH. Je t'en supplie, laisse-moi un quart d'heure encore; va préparer ce qu'il me faut: hélas, ma chère, je n'ai plus longtemps à rêver.

LA GOUVERNANTE. Seigneur! est-il possible que ce mariage se fasse, s'il vous déplaît? Un père sacrifier sa fille! le roi serait un véritable Jephté,[1] s'il le faisait.

ELSBETH. Ne dis pas de mal de mon père; va, ma chère, prépare ce qu'il me faut. (*La gouvernante sort.*)

ELSBETH, *seule.* Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon que j'aperçois dans ces bluets assis sur la prairie? Répondez-moi; qui êtes-vous? que faites-vous là à cueillir ces fleurs? (*Elle s'avance vers un tertre.*)

FANTASIO, *assis, vêtu en bouffon, avec une bosse et une perruque.* Je suis un brave cueilleur de fleurs, qui souhaite le bonjour à vos beaux yeux.

ELSBETH. Que signifie cet accoutrement? qui êtes-vous pour venir parodier sous cette large perruque un homme que j'ai aimé? Êtes-vous écolier en bouffonneries?

FANTASIO. Plaise à Votre Altesse sérénissime, je suis le nouveau bouffon du roi; le majordome m'a r- favorablement; je suis présenté au valet de cha-

les marmitons me protègent[1] depuis hier au soir, et je cueille modestement des fleurs en attendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBETH. Cela me paraît douteux, que vous cueil-
5 liez jamais cette fleur-là.

FANTASIO. Pourquoi? l'esprit peut venir à un homme vieux, tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une grosse sottise! Beaucoup parler, voilà
10 l'important; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche,[2] s'il tire sept cent quatre-vingts coups à la minute, tout aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ne demande qu'à être nourri convenablement pour la
15 grosseur de mon ventre, et je regarderai mon ombre pour voir si ma perruque pousse.[3]

ELSBETH. En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean? Vous avez raison de parler de votre ombre; tant que vous aurez ce costume, elle
20 lui ressemblera toujours, je crois, plus que vous.

FANTASIO. Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

ELSBETH. En quelle façon?

FANTASIO. Elle prouvera clairement que je suis le
25 premier homme du monde, ou bien elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiche; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélo-
30 drames.

ELSBETH. Pauvre homme! quel métier tu entreprends! faire de l'esprit à tant par heure! N'as-tu ni

bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle?

FANTASIO. Pauvre petite! quel métier vous entreprenez! épouser un sot que vous n'avez jamais vu! — N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne feriez-vous pas mieux de vendre vos robes que votre corps?

ELSBETH. Voilà qui est hardi, monsieur le nouveau venu!

FANTASIO. Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît?

ELSBETH. Une tulipe. Que veux-tu prouver?

FANTASIO. Une tulipe rouge, ou une tulipe bleue?

ELSBETH. Bleue, à ce qu'il me semble.

FANTASIO. Point du tout, c'est une tulipe rouge.

ELSBETH. Veux-tu mettre un habit neuf à une vieille sentence?[1] tu n'en as pas besoin pour dire que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer.

FANTASIO. Je ne dispute pas; je vous dis que cette tulipe est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

ELSBETH. Comment arranges-tu cela?

FANTASIO. Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous le soleil s'il est né bleu ou rouge? Les tulipes elles-mêmes n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinaires, que les pommes deviennent des citrouilles, et que les chardons sortent de la mâchoire de l'âne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêque. Cette tulipe que voilà s'attendait bien à être rouge; mais on l'a mariée; elle est tout étonnée d'être bleue: c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme; et la pauvre dame nature doit

rire parfois au nez de bon cœur, quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ça sentît la rose dans le paradis de Moïse?[1] ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation; c'est une marquise comme vous et moi.

ELSBETH. La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut; mais une fleur ne peut en devenir une autre: ainsi qu'importe à la nature? on ne la change pas, on l'embellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder si l'on voulait, par des moyens artificiels, altérer sa forme d'une étamine.

FANTASIO. C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

ELSBETH. Il y a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

FANTASIO. Non pas à mes oreilles, mais à ma langue. Vous vous trompez de sens; il y a une erreur de sens[2] dans vos paroles.

ELSBETH. Ne me fais pas de calembour, si tu veux gagner ton argent, et ne me compare pas à des tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

FANTASIO. Qui sait? un calembour console de bien des chagrins, et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées, les actions et les êtres. Tout est calembour ici-bas, et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans, que le galimatias de trois drames modernes.[3]

ELSBETH. Tu me fais l'effet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

FANTASIO. Chacun a ses lunettes; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire au juste si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel?

ELSBETH. Tu es laid, du moins; cela est certain.

FANTASIO. Pas plus certain que votre beauté. Voilà votre père qui vient avec votre futur mari. Qui est-ce qui peut savoir si vous l'épouserez? (*Il sort.*)

ELSBETH. Puisque je ne puis éviter la rencontre du prince de Mantoue, je ferai aussi bien d'aller au-devant de lui. (*Entrent le roi, Marinoni sous le costume de prince et le prince vêtu en aide de camp.*)

LE ROI. Prince, voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière; vous êtes ici chez un bourgeois qui en gouverne d'autres, et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

MARINONI. Permettez-moi de baiser cette main charmante, madame, si ce n'est pas une trop grande faveur pour mes lèvres.

LA PRINCESSE. Votre Altesse m'excusera si je rentre au palais. Je la verrai, je pense, d'une manière plus convenable à la présentation de ce soir. (*Elle sort.*)

LE PRINCE. La princesse a raison; voilà une divine pudeur.

LE ROI, *à Marinoni.* Quel est donc cet aide de camp qui vous suit comme votre ombre? Il m'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inepte

à tout ce que nous disons. Renvoyez-le, je vous en prie. (*Marinoni parle bas au prince.*)

LE PRINCE, *de même.* C'est fort adroit de ta part de lui avoir persuadé de m'éloigner; je vais tâcher de joindre la princesse et de lui toucher quelques mots délicats sans faire semblant de rien. (*Il sort.*)

LE ROI. Cet aide de camp est un imbécile, mon ami; que pouvez-vous faire de cet homme-là?

MARINONI. Hum! hum! Poussons quelques pas plus avant, si Votre Majesté le permet; je crois apercevoir un kiosque tout à fait charmant dans ce bocage. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une autre partie du jardin

LE PRINCE, *entrant.* Mon déguisement me réussit a merveille; j'observe, et je me fais aimer. Jusqu'ici tout va au gré de mes souhaits; le père me paraît un grand roi, quoique trop sans façon, et je m'étonnerais si je ne lui avais plu tout d'abord J'aperçois la princesse qui rentre au palais; le hasard me favorise singulièrement. (*Elsbeth entre; le prince l'aborde.*) Altesse, permettez à un fidèle serviteur de votre futur époux de vous offrir les félicitations sincères que son cœur humble et dévoué ne peut contenir en vous voyant. Heureux les grands de la terre! ils peuvent vous épouser, moi je ne le puis pas; cela m'est tout à fait impossible; je suis d'une naissance obscure; je n'ai pour tout bien qu'un nom redoutable à l'ennemi, un cœur pur et sans tache bat sous ce modeste

uniforme; je suis un pauvre soldat criblé de balles des pieds à la tête; je n'ai pas un ducat; je suis solitaire et exilé de ma terre natale comme de ma patrie céleste, c'est-à-dire du paradis de mes rêves; je n'ai pas un cœur de femme à presser sur mon cœur; je suis maudit et silencieux.

ELSBETH. Que me voulez-vous, mon cher monsieur? Êtes-vous fou, ou demandez-vous l'aumône?

LE PRINCE. Qu'il serait difficile de trouver des paroles pour exprimer ce que j'éprouve! Je vous ai vue passer toute seule dans cette allée; j'ai cru qu'il était de mon devoir de me jeter à vos pieds, et de vous offrir ma compagnie jusqu'à la poterne.

ELSBETH. Je vous suis obligée; rendez-moi le service de me laisser tranquille. (*Elle sort.*)

LE PRINCE, *seul.* Aurais-je[1] eu tort de l'aborder? Il le fallait cependant. Oui, j'ai bien fait de l'aborder. Cependant elle m'a répondu d'une manière désagréable. Je n'aurais peut-être pas dû lui parler si vivement. Il le fallait pourtant bien, puisque son mariage est presque assuré, et que je suis censé devoir supplanter Marinoni, qui me remplace. J'ai eu raison de lui parler vivement. Mais la réponse est désagréable. Aurait-elle un cœur dur et faux? Il serait bon de sonder adroitement la chose. (*Il sort.*)

SCÈNE III

Une antichambre

FANTASIO, *couché sur un tapis.* Quel métier délicieux que celui de bouffon! J'étais gris, je crois, hier soir, lorsque j'ai pris ce costume et que je me su

présenté au palais; mais, en vérité, jamais la saine raison ne m'a rien inspiré qui valût cet acte de folie. J'arrive, et me voilà reçu, choyé, enregistré, et ce qu'il y a de mieux encore, oublié. Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. Tout à l'heure, j'ai rencontré le roi; il n'a pas même eu la curiosité de me regarder; son bouffon étant mort, on lui a dit: « Sire, en voilà un autre.» C'est admirable! Dieu merci, voilà ma cervelle à l'aise, je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on me dise rien pour m'en empêcher; je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et si je veux, tant que je garderai ma bosse et ma perruque, on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le nez contre ma porte tout à leur aise. Je suis aussi bien en sûreté ici sous cette perruque, que dans les Indes occidentales.

N'est-ce pas la princesse que j'aperçois dans la chambre voisine, à travers cette glace? Elle rajuste son voile de noces; deux longues larmes coulent sur ses joues; en voilà une qui se détache comme une perle et qui tombe sur sa poitrine. Pauvre petite! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa gouvernante; en vérité, c'était par hasard; j'étais assis sur le gazon, sans autre dessein que celui de dormir. Maintenant la voilà qui pleure et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah! si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui on met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie! Cette petite fille est sans doute romanesque; il lui est

cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence. Que le hasard est capricieux! il faut que je me grise, que je rencontre l'enterrement de Saint-Jean, que je prenne son costume et sa place, que je fasse enfin la plus grande folie de la terre, pour venir voir tomber, à travers cette glace, les deux seules larmes que cette enfant versera peut-être sur son triste voile de fiancée! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

Une allée du jardin

LE PRINCE, MARINONI

LE PRINCE. Tu n'es qu'un sot, colonel.

MARINONI. Votre Altesse se trompe sur mon compte de la manière la plus pénible.

LE PRINCE. Tu es un maître butor. Ne pouvais-tu pas empêcher cela? Je te confie le plus grand projet qui se soit enfanté depuis une suite d'années incalculable, et toi, mon meilleur ami, mon plus fidèle serviteur, tu entasses bêtises sur bêtises. Non, non, tu as beau dire, cela n'est point pardonnable.

MARINONI. Comment pouvais-je empêcher Votre Altesse de s'attirer les désagréments qui sont la suite nécessaire du rôle supposé qu'elle joue? Vous m'ordonnez de prendre votre nom et de me comporter en véritable prince de Mantoue. Puis-je empêcher le roi de Bavière de faire un affront à mon aide de camp? Vous aviez tort de vous mêler de nos affaires.

LE PRINCE. Je voudrais bien[1] qu'un maraud comme toi se mêlât de me donner des ordres!

MARINONI. Considérez, Altesse, qu'il faut cependant que je sois le prince ou que je sois l'aide de camp. C'est par votre ordre que j'agis.

LE PRINCE. Me dire que je suis un impertinent en présence de toute la cour, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse! Je suis prêt à lui déclarer la guerre, et à retourner dans mes États pour me mettre à la tête de mes armées.

MARINONI. Songez donc, Altesse, que ce mauvais compliment s'adressait à l'aide de camp et non au prince. Prétendez-vous qu'on vous respecte sous ce déguisement?

LE PRINCE. Il suffit. Rends-moi mon habit.

MARINONI, *ôtant l'habit.* Si mon souverain l'exige, je suis prêt à mourir pour lui.

LE PRINCE. En vérité, je ne sais que résoudre. D'un côté, je suis furieux de ce qui m'arrive, et, d'un autre, je suis désolé de renoncer à mon projet. La princesse ne paraît pas répondre indifféremment aux mots à double entente dont je ne cesse de la poursuivre. Déjà je suis parvenu deux ou trois fois à lui dire à l'oreille des choses incroyables. Viens, réfléchissons à tout cela.

MARINONI, *tenant l'habit.* Que ferai-je, Altesse?

LE PRINCE. Remets-le, remets-le, et rentrons au palais. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

LA PRINCESSE ELSBETH, LE ROI

LE ROI. Ma fille, il faut répondre franchement à ce que je vous demande: Ce mariage vous déplaît-il?

ELSBETH. C'est à vous, Sire, de répondre vous-même. Il me plaît, s'il vous plaît, il me déplaît, s'il vous déplaît.

LE ROI. Le prince m'a paru être un homme ordinaire, dont il est difficile de rien dire. La sottise de son aide de camp lui fait seule tort dans mon esprit; quant à lui, c'est peut-être un bon prince, mais ce n'est pas un homme élevé. Il n'a rien en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que puis-je te dire là-dessus? Le cœur des femmes a des secrets que je ne puis connaître; elles se font des héros parfois si étranges, elles saisissent si singulièrement un ou deux côtés d'un homme qu'on leur présente, qu'il est impossible de juger pour elles, tant qu'on n'est pas guidé par quelque point tout à fait sensible. Dis-moi donc clairement ce que tu pènses de ton fiancé.

ELSBETH. Je pense qu'il est prince de Mantoue, et que la guerre recommencera demain entre lui et vous, si je ne l'épouse pas.

LE ROI. Cela est certain, mon enfant.

ELSBETH. Je pense donc que je l'épouserai, et que la guerre sera finie.

LE ROI. Que les bénédictions de mon peuple te rendent grâces pour ton père! O ma fille chérie! je serais heureux de cette alliance; mais je ne voudrais pas voir dans ces beaux yeux cette tristesse qui dément leur résignation. Réfléchis encore quelques jours. (*Il sort. — Entre Fantasio.*)

ELSBETH. Te voilà, pauvre garçon! comment te plais-tu ici?

FANTASIO. Comme un oiseau en liberté.

ELSBETH. Tu aurais mieux répondu, si tu avais

dit comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez belle; cependant c'en est une.

FANTASIO. La dimension d'un palais ou d'une chambre ne fait pas l'homme plus ou moins libre. Le corps se remue où il peut; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel dans un cachot grand comme la main.

ELSBETH. Ainsi donc, tu es un heureux fou?

FANTASIO. Très-heureux. Je fais la conversation avec les petits chiens et les marmitons. Il y a là un roquet pas plus haut que cela dans la cuisine, qui m'a dit des choses charmantes.

ELSBETH. En quel langage?

FANTASIO. Dans le style le plus pur. Il ne ferait pas une seule faute de grammaire dans l'espace d'une année.

ELSBETH. Pourrais-je entendre quelques mots de ce style?

FANTASIO. En vérité, je ne le voudrais pas; c'est une langue qui est particulière. Il n'y a que les roquets qui la parlent; les arbres et les grains de blé eux-mêmes la savent aussi; mais les filles de roi ne la savent pas. A quand votre noce?

ELSBETH. Dans quelques jours tout sera fini.

FANTASIO. C'est-à-dire tout sera commencé. Je compte vous offrir un présent de ma main.

ELSBETH. Quel présent? Je suis curieuse de cela.

FANTASIO. Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé, qui chante comme un rossignol.

ELSBETH. Comment peut-il chanter, s'il est empaillé?

FANTASIO. Il chante parfaitement.

ELSBETH. En vérité, tu te moques de moi avec un rare acharnement.

FANTASIO. Point du tout. Mon serin a une petite serinette dans le ventre. On pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche, et il chante tous les opéras nouveaux, exactement comme mademoiselle Grisi.[1]

ELSBETH. C'est une invention de ton esprit, sans doute?

FANTASIO. En aucune façon. C'est un serin de cour; il y a beaucoup de petites filles très bien élevées qui n'ont pas d'autres procédés que celui-là. Elles ont un petit ressort sous le bras gauche, un joli petit ressort en diamant fin, comme la montre d'un petit-maître.[2] Le gouverneur ou la gouvernante fait jouer le ressort, et vous voyez aussitôt les lèvres s'ouvrir avec le sourire le plus gracieux; une charmante cascatelle de paroles mielleuses sort avec le plus doux murmure, et toutes les convenances sociales, pareilles à des nymphes légères, se mettent aussitôt à dansoter sur la pointe du pied autour de la fontaine merveilleuse. Le prétendu[3] ouvre des yeux ébahis; l'assistance chuchote avec indulgence, et le père, rempli d'un secret contentement, regarde avec orgueil les boucles d'or de ses souliers.

ELSBETH. Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, bouffon, que t'ont donc fait ces pauvres jeunes filles, pour que tu en fasses si gaiement la satire? Le respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grâce devant toi?

FANTASIO. Je respecte fort la laideur; c'est pourquoi je me respecte moi-même si profondément.

ELSBETH. Tu parais quelquefois en savoir plus que tu n'en dis. D'où viens-tu donc, et qui es-tu, pour que, depuis un jour que tu es ici, tu saches déjà pénétrer des mystères que les princes eux-mêmes ne soupçonneront jamais? Est-ce à moi que s'adressent tes folies, ou est-ce au hasard que tu parles?

FANTASIO. C'est au hasard, je parle beaucoup au hasard:[1] c'est mon plus cher confident.

ELSBETH. Il semble en effet t'avoir appris ce que tu ne devrais pas connaître. Je croirais volontiers que tu épies mes actions et mes paroles.

FANTASIO. Dieu le sait. Que vous importe?

ELSBETH. Plus que tu ne peux penser. Tantôt dans cette chambre, pendant que je mettais mon voile, j'ai entendu marcher tout à coup derrière la tapisserie. Je me trompe fort si ce n'était toi qui marchait.

FANTASIO. Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi. Je ne suis pas plus indiscret que je ne suis curieux. Quel plaisir pourraient me faire vos chagrins? quel chagrin pourraient me faire vos plaisirs? Vous êtes ceci, et moi cela. Vous êtes jeune, et moi je suis vieux; belle, et je suis laid, riche, et je suis pauvre. Vous voyez bien qu'il n'y a aucun rapport entre nous. Que vous importe que le hasard ait croisé sur sa grande route deux roues qui ne suivent pas la même ornière, et qui ne peuvent marquer sur la même poussière? Est-ce ma faute s'il m'est tombé, pendant que je dormais, une de vos larmes sur la joue?

ELSBETH. Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé, voilà pourquoi je t'écoute mal-

gré moi. Mes yeux croient voir Saint-Jean; mais peut-être n'es-tu qu'un espion?

FANTASIO. A quoi cela me servirait-il? Quand il serait vrai que votre mariage vous coûterait quelques larmes, et quand je l'aurais appris par hasard, qu'est-ce que je gagnerais à l'aller raconter? On ne me donnerait pas une pistole pour cela, et on ne vous mettrait pas au cabinet noir.[1] Je comprends très bien qu'il doit être assez ennuyeux d'épouser le prince de Mantoue; mais, après tout, ce n'est pas moi qui en suis chargé. Demain ou après-demain vous serez partie pour Mantoue avec votre robe de noce, et moi je serai encore sur ce tabouret avec mes vieilles chausses. Pourquoi voulez-vous que je vous en veuille?[2] Je n'ai pas de raison pour désirer votre mort; vous ne m'avez jamais prêté d'argent.

ELSBETH. Mais si le hasard t'a fait voir ce que je veux qu'on ignore, ne dois-je pas te mettre à la porte, de peur de nouvel accident?

FANTASIO. Avez-vous le dessein de me comparer à un confident de tragédie,[3] et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant? Ne me chassez pas, je vous en prie. Je m'amuse beaucoup ici. Tenez, voilà votre gouvernante qui arrive avec des mystères plein ses poches. La preuve que je ne l'écouterai pas, c'est que je m'en vais à l'office manger une aile de pluvier que le majordome a mise de côté pour sa femme. (*Il sort.*)

LA GOUVERNANTE, *entrant.* Savez-vous une chose terrible, ma chère Elsbeth?

ELSBETH. Que veux-tu dire? tu es toute tremblante.

LA GOUVERNANTE. Le prince n'est pas le prince, ni l'aide de camp non plus. C'est un vrai conte de fées.

ELSBETH. Quel imbroglio[1] me fais-tu là?

5 LA GOUVERNANTE. Chut! chut! C'est un des officiers du prince lui-même qui vient de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Almaviva;[2] il est déguisé et caché parmi les aides de camp; il a voulu sans doute chercher à vous voir et à vous connaître 10 d'une manière féerique. Il est déguisé, le digne seigneur, il est déguisé comme Lindor; celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux n'est qu'un aide de camp nommé Marinoni.

ELSBETH. Cela n'est pas possible!

15 LA GOUVERNANTE. Cela est certain, certain mille fois. Le digne homme est déguisé, il est impossible de le reconnaître; c'est une chose extraordinaire.

ELSBETH. Tu tiens cela, dis-tu, d'un officier?

LA GOUVERNANTE. D'un officier du prince. Vous 20 pouvez le lui demander à lui-même.

ELSBETH. Et il ne t'a pas montré parmi les aides de camp le véritable prince de Mantoue?

LA GOUVERNANTE. Figurez-vous qu'il en tremblait lui-même, le pauvre homme, de ce qu'il me disait. 25 Il ne m'a confié son secret que parce qu'il désire vous être agréable, et qu'il savait que je vous préviendrais. Quant à Marinoni, cela est positif; mais, pour ce qui est du prince véritable, il ne me l'a pas montré.

30 ELSBETH. Cela me donnerait quelque chose à penser, si c'était vrai. Viens, amène-moi cet officier. (*Entre un page.*)

LA GOUVERNANTE. Qu'y a-t-il, Flamel? Tu parais hors d'haleine.

LE PAGE. Ah! madame! c'est une chose à en mourir de rire. Je n'ose parler devant Votre Altesse.

ELSBETH. Parle; qu'y a-t-il encore de nouveau? 5

LE PAGE. Au moment où le prince de Mantoue entrait à cheval dans la cour, à la tête de son état-major, sa perruque s'est enlevée dans les airs, et a disparu tout à coup.

ELSBETH. Pourquoi cela? Quelle niaiserie! 10

LE PAGE. Madame, je veux mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hameçon. Nous l'avons retrouvée dans l'office, à côté d'une bouteille cassée; on ignore qui a fait cette plaisanterie. Mais le duc n'en est pas moins furieux, 15 et il a juré que si l'auteur n'en est pas puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père, et mettra tout à feu et à sang.

ELSBETH. Viens écouter toute cette histoire, ma chère. Mon sérieux commence à m'abandonner. 20 (*Entre un autre page.*)

ELSBETH. Eh bien! quelle nouvelle?

LE PAGE. Madame, le bouffon du roi est en prison: c'est lui qui a enlevé la perruque du prince.

ELSBETH. Le bouffon est en prison? et sur l'ordre 25 du prince?

LE PAGE. Oui, Altesse.

ELSBETH. Viens, chère mère, il faut que je te parle. (*Elle sort avec sa gouvernante.*)

SCÈNE VI

LE PRINCE, MARINONI

LE PRINCE. Non, non, laisse-moi me démasquer. Il est temps que j'éclate. Cela ne se passera pas ainsi. Feu et sang! une perruque royale au bout d'un hameçon! Sommes-nous chez les barbares, dans les déserts de la Sibérie? Y a-t-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de convenable? J'écume de colère, et les yeux me sortent de la tête.

MARINONI. Vous perdez tout par cette violence.

LE PRINCE. Et ce père, ce roi de Bavière, ce monarque vanté dans tous les almanachs de l'année passée! cet homme qui a un extérieur si décent, qui s'exprime en termes si mesurés et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs! Car enfin, Marinoni, je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée; mais n'est-ce pas toujours celle du prince de Mantoue, puisque c'est lui que l'on croit voir en toi? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os, ma perruque aurait peut-être... Ah! il y a une Providence; lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de me travestir; lorsque cet éclair a traversé ma pensée: « Il faut que je me travestisse,» ce fatal événement était prévu par le destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la tête qui gouverne mes peuples. Mais, par le ciel! tout sera connu. C'est trop longtemps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du bien et du mal, puisque le roi de plusieurs

milliers d'hommes éclate de rire comme un palefrenier à la vue d'une perruque, Marinoni, rends-moi mon habit.

MARINONI, *ôtant son habit.* Si mon souverain le commande, je suis prêt à souffrir pour lui mille tortures.

LE PRINCE. Je connais ton dévouement. Viens, je vais dire au roi son fait en propres termes.

MARINONI. Vous refusez la main de la princesse? elle vous a cependant lorgné d'une manière évidente pendant tout le dîner.

LE PRINCE. Tu crois? Je me perds dans un abîme de perplexités. Viens toujours, allons chez le roi.

MARINONI, *tenant l'habit.* Que faut-il faire, Altesse?

LE PRINCE. Remets-le pour un instant. Tu me le rendras tout à l'heure; ils seront bien plus pétrifiés en m'entendant prendre le ton qui me convient, sous ce frac de couleur foncée. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII

Une prison

FANTASIO, *seul.* Je ne sais s'il y a une Providence, mais c'est amusant d'y croire. Voilà pourtant une pauvre petite princesse qui allait épouser à son corps défendant[1] un animal immonde, un cuistre de province, à qui le hasard a laissé tomber une couronne sur la tête, comme l'aigle d'Eschyle sa tortue.[2] Tout était préparé; les chandelles allumées, le prétendu poudré, la pauvre petite confessée. Elle avait essuyé les deux charmantes larmes que j'ai vues couler ce matin. Rien

ne manquait que deux ou trois capucinades[1] pour que le malheur de sa vie fût en règle. Il y avait dans tout cela la fortune de deux royaumes, la tranquillité de deux peuples; et il faut que j'imagine de me déguiser bossu, pour venir me griser derechef dans l'office de notre bon roi, et pour pêcher au bout d'une ficelle la perruque de son cher allié! En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose de surhumain. Voilà le mariage manqué et tout remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma tête en échange de sa perruque. Le roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte, et n'a consenti qu'à la prison. Le prince de Mantoue, grâce à Dieu, est si bête, qu'il se ferait plutôt couper en morceaux que d'en démordre; ainsi la princesse reste fille, du moins pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujet d'un poème épique en douze chants, je ne m'y connais pas. Pope et Boileau[2] ont fait des vers admirables sur des sujets bien moins importants. Ah! si j'étais poète, comme je peindrais la scène de cette perruque voltigeant dans les airs! Mais celui qui est capable de faire de pareilles choses dédaigne de les écrire. Ainsi la postérité s'en passera. (*Il s'endort. — Entrent Elsbeth et sa gouvernante, une lampe à la main.*)

ELSBETH. Il dort; ferme la porte doucement.

LA GOUVERNANTE. Voyez; cela n'est pas douteux. Il a ôté sa perruque postiche, sa difformité a disparu en même temps; le voilà tel qu'il est, tel que ses peuples le voient sur son char de triomphe; c'est le noble prince de Mantoue.

ELSBETH. Oui, c'est lui; voilà ma curiosité satisfaite; je voulais voir son visage, et rien de plus; laisse-

moi me pencher sur lui. (*Elle prend la lampe.*) Psyché,[1] prends garde à ta goutte d'huile.

LA GOUVERNANTE. Comme il est beau!

ELSBETH. Pourquoi m'as-tu donné à lire tant de romans et de contes de fées? Pourquoi as-tu semé dans ma pauvre pensée tant de fleurs étranges et mystérieuses?

LA GOUVERNANTE. Comme vous voilà émue sur la pointe de vos petits pieds!

ELSBETH. Il s'éveille; allons-nous-en.

FANTASIO, *s'éveillant.* Est-ce un rêve? Je tiens le coin d'une robe blanche.

ELSBETH. Lâchez-moi; laissez-moi partir.

FANTASIO. C'est vous, princesse! Si c'est la grâce du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-moi remettre ma bosse et ma perruque; ce sera fait dans un instant.

LA GOUVERNANTE. Ah! prince, qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi! Ne reprenez pas ce costume; nous savons tout.

FANTASIO. Prince? Où en voyez-vous un?

LA GOUVERNANTE. A quoi sert-il de dissimuler?

FANTASIO. Je ne dissimule pas le moins du monde; par quel hasard m'appelez-vous prince?

LA GOUVERNANTE. Je connais mes devoirs envers Votre Altesse.

FANTASIO. Madame, je vous supplie de m'expliquer les paroles de cette honnête dame. Y a-t-il réellement quelque méprise extravagante, ou suis-je l'objet d'une raillerie?

ELSBETH. Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez?

FANTASIO. Suis-je donc un prince, par hasard?

ELSBETH. Qui êtes-vous, si vous n'êtes pas le prince de Mantoue?

FANTASIO. Mon nom est Fantasio; je suis un bourgeois de Munich. (*Il lui montre une lettre.*)

ELSBETH. Un bourgeois de Munich? Et pourquoi êtes-vous déguisé? Que faites-vous ici?

FANTASIO. Madame, je vous supplie de me pardonner. (*Il se jette à genoux.*)

ELSBETH. Que veut dire cela? Relevez-vous, homme, et sortez d'ici! Je vous fais grâce d'une punition que vous mériteriez peut-être. Qui vous a poussé à cette action?

FANTASIO. Je ne puis dire le motif qui m'a conduit ici.

ELSBETH. Vous ne pouvez le dire? et cependant je veux le savoir.

FANTASIO. Excusez-moi, je n'ose l'avouer.

LA GOUVERNANTE. Sortons, Elsbeth; ne vous exposez pas à entendre des discours indignes de vous. Cet homme est un voleur, ou un insolent qui va vous parler d'amour.

ELSBETH. Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

FANTASIO. Je vous supplie, épargnez-moi.

ELSBETH. Non, non! parlez, ou je ferme cette porte sur vous pour dix ans.

FANTASIO. Madame, je suis criblé de dettes; mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi; à l'heure où je vous parle, mes meubles sont vendus, et si je n'étais dans cette prison, je serais dans une autre. On a dû venir m'arrêter hier au soir; ne sachant où

passer la nuit, ni comment me soustraire aux poursuites des huissiers, j'ai imaginé de prendre ce costume et de venir me réfugier aux pieds du roi ; si vous me rendez la liberté, on va me prendre au collet ; mon oncle est un avare qui vit de pommes de terre et de radis, et qui me laisse mourir de faim dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voulez le savoir, je dois vingt mille écus.[1]

ELSBETH. Tout cela est-il vrai ?

FANTASIO. Si je mens, je consens à les payer. (*On entend un bruit de chevaux.*)

LA GOUVERNANTE. Voilà des chevaux qui passent ; c'est le roi en personne. Si je pouvais faire signe à un page ! (*Elle appelle par la fenêtre.*) Holà ! Flamel, où allez-vous donc ?

LE PAGE, *en dehors.* Le prince de Mantoue va partir.

LA GOUVERNANTE. Le prince de Mantoue !

LE PAGE. Oui, la guerre est déclarée. Il y a eu entre lui et le roi une scène épouvantable devant toute la cour, et le mariage de la princesse est rompu.

ELSBETH. Entendez-vous cela, monsieur Fantasio ? vous avez fait manquer mon mariage.

LA GOUVERNANTE. Seigneur mon Dieu ! le prince de Mantoue s'en va, et je ne l'aurai pas vu !

ELSBETH. Si la guerre est déclarée, quel malheur !

FANTASIO. Vous appelez cela un malheur, Altesse ? Aimeriez-vous mieux un mari qui prend fait et cause pour sa perruque ? Eh ! Madame, si la guerre est déclarée, nous saurons quoi faire de nos bras ; les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes ; moi-même je prendrai mon fusil de chasse, s'il n'est pas

encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et, si vous entrez jamais à Mantoue, ce sera comme une véritable reine, sans qu'il y ait besoin pour cela d'autres cierges[1] que nos épées.

5 ELSBETH. Fantasio, veux-tu rester le bouffon de mon père? Je te paie tes vingt mille écus.

FANTASIO. Je le voudrais de grand cœur, mais en vérité, si j'y étais forcé, je sauterais par la fenêtre pour me sauver un de ces jours.

10 ELSBETH. Pourquoi? tu vois que Saint-Jean est mort; il nous faut absolument un bouffon.

FANTASIO. J'aime ce métier plus que tout autre; mais je ne puis faire aucun métier. Si vous trouvez que cela vaille vingt mille écus de vous avoir débar-
15 rassée du prince de Mantoue, donnez-les moi et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme sans dettes ne saurait où se présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans dettes.

ELSBETH. Eh bien! je te les donne; mais prends
20 les clefs de mon jardin: le jour où tu t'ennuieras d'être poursuivi par tes créanciers, viens te cacher dans les bluets où je t'ai trouvé ce matin; aie soin de prendre ta perruque et ton habit bariolé; ne parais jamais devant moi sans cette taille contrefaite et ces grelots
25 d'argent, car c'est ainsi que tu m'as plu: tu redeviendras mon bouffon pour le temps qu'il te plaira de l'être, et puis tu iras à tes affaires. Maintenant tu peux t'en aller, la porte est ouverte.

LA GOUVERNANTE. Est-il possible que le prince de
30 Mantoue soit parti sans que je l'aie vu!

ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

LE BARON.
PERDICAN, son fils.
MAÎTRE BLAZIUS, gouverneur de Perdican.
MAÎTRE BRIDAINE, curé.
CAMILLE, nièce du baron.
DAME PLUCHE, sa gouvernante.
ROSETTE, sœur de lait de Camille.
PAYSANS, VALETS.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une place devant le château

LE CHŒUR. Doucement bercé sur sa mule fringante, messer[1] Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire[2] au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et, les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster*[3] dans son triple menton. Salut, maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore[4] antique.

MAÎTRE BLAZIUS. Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR. Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius; le vin est bon; vous parlerez après.

MAÎTRE BLAZIUS. Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité, et qu'il est reçu docteur[1] à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvrirez des yeux grands comme la porte que voilà, de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encres de toutes couleurs de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin, c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise, que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serais pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR. Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment qu'il arrive, de nous dire si long. Puissions-nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme!

MAÎTRE BLAZIUS. Ma foi, l'écuelle est vide; je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche. (*Il sort.*) 5

LE CHŒUR. Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains 10 osseuses elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE. Un verre d'eau, canaille que vous êtes! un verre d'eau et un peu de vinaigre! 15

LE CHŒUR. D'où venez-vous, Pluche, ma mie? Vos faux cheveux sont couverts de poussière, voilà un toupet de gâté,[1] et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE. Sachez, manants, que la belle Ca- 20 mille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la 25 verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe[2] que cette chère nonnain; que le seigneur Dieu du ciel la conduise! Ainsi soit-il! Rangez-vous, canaille; il 30 me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR. Défripez-vous, honnête Pluche, et

quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie; nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE. Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent[1] la cuisine; donnez-moi la main pour descendre, vous êtes des butors et des mal appris. (*Elle sort.*)

LE CHŒUR. Mettons nos habits du dimanche, et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air aujourd'hui. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Le salon du baron

Entrent LE BARON, MAÎTRE BRIDAINE, *et* MAÎTRE BLAZIUS

LE BARON. Maître Bridaine, vous êtes mon ami; je vous présente maître Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fils a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés, il est docteur à quatre boules blanches.[2] Maître Blazius, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c'est mon ami.

MAÎTRE BLAZIUS, *saluant.* A quatre boules blanches, seigneur: littérature, philosophie, droit romain, droit canon.

LE BARON. Allez à votre chambre, cher Blazius, mon fils ne va pas tarder à paraître; faites un peu de toilette, et revenez au coup de la cloche. (*Maître Blazius sort.*)

MAÎTRE BRIDAINE. Vous dirai-je ma pensée, Mon-

seigneur? le gouverneur de votre fils sent le vin à pleine bouche.

LE BARON. Cela est impossible.

MAÎTRE BRIDAINE. J'en suis sûr comme de ma vie; il m'a parlé de fort près tout à l'heure; il sent le vin à faire peur.

LE BARON. Brisons là; je vous répète que cela est impossible. (*Entre dame Pluche.*) Vous voilà, bonne dame Pluche? Ma nièce est sans doute avec vous?

DAME PLUCHE. Elle me suit, Monseigneur; je l'ai devancée de quelques pas.

LE BARON. Maître Bridaine, vous êtes mon ami. Je vous présente la dame Pluche, gouvernante de ma nièce. Ma nièce est depuis hier, à sept heures de nuit, parvenue à l'âge de dix-huit ans; elle sort du meilleur couvent de France. Dame Pluche, je vous présente maître Bridaine, curé de la paroisse; c'est mon ami.

DAME PLUCHE, *saluant.* Du meilleur couvent de France, Seigneur, et je puis ajouter: la meilleure chrétienne du couvent.

LE BARON. Allez, dame Pluche, réparer le désordre où vous voilà, ma nièce va bientôt venir, j'espère; soyez prête à l'heure du dîner. (*Dame Pluche sort.*)

MAÎTRE BRIDAINE. Cette vieille demoiselle paraît tout à fait pleine d'onction.

LE BARON. Pleine d'onction et de componction, maître Bridaine; sa vertu est inattaquable.

MAÎTRE BRIDAINE. Mais le gouverneur sent le vin, j'en ai la certitude.

LE BARON. Maître Bridaine, il y a des moments où je doute de votre amitié. Prenez-vous à tâche de me contredire? Pas un mot de plus là-dessus. J'ai formé

le dessein de marier mon fils avec ma nièce; c'est un couple assorti: leur éducation me coûte six mille écus.[1]

MAÎTRE BRIDAINE. Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.[2]

LE BARON. Je les ai, Bridaine; elles sont sur ma table dans mon cabinet. O mon ami! apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur pour la solitude. Cependant la place que j'occupe et la gravité de mon habit me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général, et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile le recueillement de l'homme d'État! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé receveur![3]

MAÎTRE BRIDAINE. Ce mariage se fera-t-il ici ou à Paris?

LE BARON. Voilà où je vous attendais, Bridaine; j'étais sûr de cette question. Eh bien! mon ami, que diriez-vous si ces mains que voilà, oui, Bridaine, vos propres mains — ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse — étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers? Hé?

MAÎTRE BRIDAINE. Je me tais; la reconnaissance me ferme la bouche.

LE BARON. Regardez par cette fenêtre; ne voyez-

vous pas que mes gens se portent en foule à la grille? Mes deux enfants arrivent en même temps; voilà la combinaison la plus heureuse. J'ai disposé les choses de manière à tout prévoir. Ma nièce sera introduite par cette porte à gauche, et mon fils par cette porte à droite. Qu'en dites-vous? Je me fais une fête de voir comme ils s'aborderont, ce qu'ils se diront; six mille écus ne sont pas une bagatelle, il ne faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. — Bridaine, il me vient une idée.

MAÎTRE BRIDAINE. Laquelle?

LE BARON. Pendant le dîner, sans avoir l'air d'y toucher, — vous comprenez, mon ami, — tout en vidant quelques coupes joyeuses, — vous savez le latin, Bridaine?

MAÎTRE BRIDAINE. *Ita ædepol,*[1] parbleu, si je le sais!

LE BARON. Je serais bien aise de vous voir entreprendre[2] ce garçon, — discrètement, s'entend, — devant sa cousine; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites-le parler un peu latin, — non pas précisément pendant le dîner, cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien: — mais au dessert, entendez-vous?

MAÎTRE BRIDAINE. Si vous n'y comprenez rien, Monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

LE BARON. Raison de plus; ne voulez-vous pas[3] qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où sortez-vous, Bridaine? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

MAÎTRE BRIDAINE. Je connais peu les femmes; mais

il me semble qu'il est difficile qu'on admire ce qu'on ne comprend pas.

LE BARON. Je les connais, Bridaine, je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyez persuadé qu'elles aiment à avoir de la poudre dans les yeux, et que plus on leur en jette, plus elles les écarquillent, afin d'en gober davantage. (*Perdican entre d'un côté, Camille de l'autre.*) Bonjour, mes enfants; bonjour, ma chère Camille, mon cher Perdican! embrassez-moi, et embrassez-vous.

PERDICAN. Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée! Quel bonheur! que je suis heureux!

CAMILLE. Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN. Comme te voilà grande, Camille! et belle comme le jour.

LE BARON. Quand as-tu quitté Paris, Perdican?

PERDICAN. Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme! Je suis donc un homme, moi? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BARON. Vous devez être fatigués; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN. Oh! mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie!

LE BARON. Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE. Excusez-moi.

LE BARON. Un compliment vaut un baiser; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN. Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous dirai à mon tour: Excusez-moi; l'amour peut voler un baiser, mais non pas l'amitié.

CAMILLE. L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, *à maître Bridaine.* Voilà un commencement de mauvais augure, hé?

MAÎTRE BRIDAINE, *au baron.* Trop de pudeur est sans doute un défaut; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, *à maître Bridaine.* Je suis choqué, — blessé. — Cette réponse m'a déplu. — *Excusez-moi!* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer? — Venez ici que je vous parle. — Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être si doux, est complètement gâté. — Je suis vexé, piqué. — Diable! voilà qui est fort mauvais.

MAÎTRE BRIDAINE. Dites-leur quelques mots; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON. Eh bien! mes enfants, à quoi pensez-vous donc? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie?

CAMILLE, *regardant un tableau.* Voilà un beau portrait, mon oncle! N'est-ce pas une grand'tante à nous?

LE BARON. Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule, — ou du moins la sœur de ton bisaïeul, car la chère dame n'a jamais concouru, — pour sa part, je crois, autrement qu'en prières, — à l'accroissement de la famille. — C'était, ma foi, une sainte femme.

CAMILLE. Oh! oui, une sainte! c'est ma grand'tante Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien!

LE BARON. Et toi, Perdican, que fais-tu là devant ce pot de fleurs?

PERDICAN. Voilà une fleur charmante, mon père. C'est un héliotrope.

LE BARON. Te moques-tu?[1] elle est grosse comme une mouche.

PERDICAN. Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son prix.

MAÎTRE BRIDAINE. Sans doute! le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient, de quels éléments elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase en vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

PERDICAN. Je n'en sais pas si long, mon révérend. Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout.

SCÈNE III

Devant le château

Entre LE CHŒUR

Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes amis, et asseyons-nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en ce moment en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius. N'avez-vous pas fait une remarque? C'est que, lorsque deux hommes à peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices et les mêmes passions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut nécessairement qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme petit et rond, que les blonds recherchent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le

gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une égale impudence; tous deux ont pour ventre un tonneau; non seulement ils sont gloutons, mais ils sont gourmets; tous deux se disputeront, à dîner, non-seulement la quantité, mais la qualité.[1] Si le poisson est petit, comment faire? et dans tous les cas une langue de carpe ne peut se partager, et une carpe ne peut avoir deux langues. *Item,* tous deux sont bavards; mais à la rigueur ils peuvent parler ensemble sans s'écouter ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a voulu adresser au jeune Perdican plusieurs questions pédantes, et le gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre que lui semble mettre son élève à l'épreuve. *Item,* ils sont aussi ignorants l'un que l'autre. *Item,* ils sont prêtres tous deux; l'un se targuera de sa cure, l'autre se rengorgera dans sa charge de gouverneur. Maître Blazius confesse le fils, et maître Bridaine le père. Déjà je les vois accoudés sur la table, les joues enflammées, les yeux à fleur de tête, secouer pleins de haine leurs triples mentons. Ils se regardent de la tête aux pieds, ils préludent par de légères escarmouches; bientôt la guerre se déclare; les cuistreries[2] de toute espèce se croisent et s'échangent, et, pour comble de malheur, entre les deux ivrognes s'agite dame Pluche, qui les repousse l'un et l'autre de ses coudes affilées.

Maintenant que voilà le dîner fini, on ouvre la grille du château. C'est la compagnie qui sort; retirons-nous à l'écart. (*Ils sortent. — Entrent le baron et dame Pluche.*)

LE BARON. Vénérable Pluche, je suis peiné.

DAME PLUCHE. Est-il possible, Monseigneur?

LE BARON. Oui, Pluche, cela est possible. J'avais compté depuis longtemps, — j'avais même écrit, noté, — sur mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame, le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon fils avec ma nièce; — cela était résolu, — convenu, — j'en avais parlé à Bridaine, — et je vois, je crois voir, que ces enfants se parlent froidement; ils ne se sont pas dit un mot.

DAME PLUCHE. Les voilà qui viennent, Monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets?

LE BARON. Je leur en ai touché quelques mots en particulier.[1] Je crois qu'il serait bon, puisque les voilà réunis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un instant. (*Il se retire avec dame Pluche. — Entrent Camille et Perdican.*)

PERDICAN. Sais-tu que cela n'a rien de beau, Camille, de m'avoir refusé un baiser?

CAMILLE. Je suis comme cela; c'est ma manière.

PERDICAN. Veux-tu mon bras pour faire un tour dans le village?

CAMILLE. Non, je suis lasse.

PERDICAN. Cela ne te ferait pas plaisir de revoir la prairie? Te souviens-tu de nos parties sur le bateau? Viens, nous descendrons jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames, et toi le gouvernail.

CAMILLE. Je n'en ai nulle envie.

PERDICAN. Tu me fends l'âme. Quoi! pas un souvenir, Camille? pas un battement de cœur pour notre enfance, pour tout ce pauvre temps passé, si bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses? Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme?

CAMILLE. Non, pas ce soir.

PERDICAN. Pas ce soir! et quand donc? Toute notre vie est là.

CAMILLE. Je ne suis pas assez jeune pour m'amuser de mes poupées, ni assez vieille pour aimer le passé.

PERDICAN. Comment dis-tu cela?

CAMILLE. Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PERDICAN. Cela t'ennuie?

CAMILLE. Oui, cela m'ennuie.

PERDICAN. Pauvre enfant! Je te plains sincèrement. (*Ils sortent chacun de leur côté.*)

LE BARON, *rentrant avec dame Pluche.* Vous le voyez, et vous l'entendez, excellente Pluche; je m'attendais à la plus suave harmonie, et il me semble assister à un concert où le violon joue: *Mon cœur soupire,* pendant que la flûte joue *Vive Henri IV.*[1] Songez à la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

DAME PLUCHE. Je l'avoue, il m'est impossible de blâmer Camille, et rien n'est de plus mauvais ton, à mon sens, que les parties de bateau.

LE BARON. Parlez-vous sérieusement?

DAME PLUCHE. Seigneur, une jeune fille qui se respecte ne se hasarde pas sur les pièces d'eau.

LE BARON. Mais observez donc, dame Pluche, que son cousin doit l'épouser, et que dès lors...

DAME PLUCHE. Les convenances défendent de tenir un gouvernail, et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec un jeune homme.

LE BARON. Mais je répète,...je vous dis...

DAME PLUCHE. C'est là mon opinion.

LE BARON. Êtes-vous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines expressions que je ne veux pas...qui me répugnent... Vous me donnez envie... En vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore,[1] Pluche! je ne sais que penser de vous. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

Une place

LE CHŒUR, PERDICAN

PERDICAN. Bonjour, mes amis. Me reconnaissez-vous?

LE CHŒUR. Seigneur, vous ressemblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

PERDICAN. N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour passer les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur vos genoux, qui m'avez pris en croupe sur vos chevaux robustes, qui vous êtes serrés quelquefois autour de vos tables pour me faire une place au souper de la ferme?

LE CHŒUR. Nous nous en souvenons, Seigneur. Vous étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

PERDICAN. Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer comme un étranger?

LE CHŒUR. Que Dieu te bénisse, enfant de nos entrailles![2] Chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras, mais nous sommes vieux, Monseigneur, et vous êtes un homme.

PERDICAN. Oui, il y a dix ans que je ne vous ai vus, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents, vous ne pouvez plus soulever de terre votre enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à vous qui avez été les miens.

LE CHŒUR. Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus doux de retrouver ce qu'on aime que d'embrasser un nouveau-né.

PERDICAN. Voilà donc ma chère vallée! mes noyers, mes sentiers verts, ma petite fontaine! voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance! O patrie! patrie, mot incompréhensible! l'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre, pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour?

LE CHŒUR. On nous a dit que vous êtes un savant, Monseigneur.

PERDICAN. Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfants; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHŒUR. Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'armée.

PERDICAN. Vous me conterez tout cela. Je m'attends bien à du nouveau; mais en vérité je n'en veux pas encore. Comme ce lavoir[1] est petit! autrefois il me paraissait immense; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts, et je retrouve une goutte d'eau

et des brins d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa croisée derrière les arbres?

LE CHŒUR. C'est Rosette, la sœur de lait de votre cousine Camille.

5 PERDICAN, *s'avançant.* Descends vite, Rosette, et viens ici.

ROSETTE, *entrant.* Oui, Monseigneur.

PERDICAN. Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venais pas, méchante fille! Donne-moi vite cette main-
10 là, et ces joues-là, que je t'embrasse.

ROSETTE. Oui, Monseigneur.

PERDICAN. Es-tu mariée, petite? on m'a dit que tu l'étais.

ROSETTE. Oh! non.

15 PERDICAN. Pourquoi? il n'y a pas dans le village de plus jolie fille que toi. Nous te marierons, mon enfant.

LE CHŒUR. Monseigneur, elle veut mourir fille.

PERDICAN. Est-ce vrai, Rosette?

20 ROSETTE. Oh! non.

PERDICAN. Ta sœur Camille est arrivée. L'as-tu vue?

ROSETTE. Elle n'est pas encore venue par ici.

PERDICAN. Va-t'en vite mettre ta robe neuve, et
25 viens souper au château.

SCÈNE V

Une salle

Entrent LE BARON *et* MAÎTRE BLAZIUS

MAÎTRE BLAZIUS. Seigneur, j'ai un mot à vous dire; le curé de la paroisse est un ivrogne.

LE BARON. Fi donc! cela ne se peut pas.

MAÎTRE BLAZIUS. J'en suis certain; il a bu à dîner trois bouteilles de vin. 5

LE BARON. Cela est exorbitant.

MAÎTRE BLAZIUS. Et, en sortant de table, il a marché sur les plates-bandes.

LE BARON. Sur les plates-bandes? — Je suis confondu. — Voilà qui est étrange! — Boire trois bou- 10 teilles de vin à dîner! marcher sur les plates-bandes! c'est incompréhensible. Et pourquoi ne marchait-il pas dans l'allée?

MAÎTRE BLAZIUS. Parce qu'il allait de travers.

LE BARON, *à part*. Je commence à croire que Bri- 15 daine avait raison ce matin. Ce Blazius sent le vin d'une manière horrible.

MAÎTRE BLAZIUS. De plus il a mangé beaucoup; sa parole était embarrassée.

LE BARON. Vraiment, je l'ai remarqué aussi. 20

MAÎTRE BLAZIUS. Il a lâché quelques mots latins; c'était autant de solécismes; Seigneur, c'est un homme dépravé.

LE BARON, *à part*. Pouah! ce Blazius a une odeur qui est intolérable. — Apprenez, gouverneur, que j'ai 25 bien autre chose en tête, et que je ne me mêle jamais

de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je ne suis pas un majordome.[1]

MAÎTRE BLAZIUS. A Dieu ne plaise que je vous déplaise, monsieur le baron. Votre vin est bon.

5 LE BARON. Il y a de bon vin dans mes caves.

MAÎTRE BRIDAINE, *entrant*. Seigneur, votre fils est sur la place, suivi de tous les polissons du village.

LE BARON. Cela est impossible.

MAÎTRE BRIDAINE. Je l'ai vu de mes propres yeux.
10 Il ramassait des cailloux pour faire des ricochets.[2]

LE BARON. Des ricochets! ma tête s'égare; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites un rapport insensé, Bridaine. Il est inouï qu'un docteur fasse des ricochets.

15 MAÎTRE BRIDAINE. Mettez-vous à la fenêtre, Monseigneur, vous le verrez de vos propres yeux.

LE BARON, *à part*. O ciel! Blazius a raison; Bridaine va de travers.

MAÎTRE BRIDAINE. Regardez, Monseigneur, le
20 voilà au bord du lavoir. Il tient sous le bras[3] une jeune paysanne.

LE BARON. Une jeune paysanne! Mon fils vient-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysanne sous le bras! et tous les gamins du village autour de
25 lui! Je me sens hors de moi.

MAÎTRE BRIDAINE. Cela crie vengeance.

LE BARON. Tout est perdu! — perdu sans ressource! — Je suis perdu: Bridaine va de travers, Blazius sent le vin à faire horreur, et mon fils fait la cour à toutes
30 les filles du village en faisant des ricochets! (*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Un jardin

Entrent MAÎTRE BLAZIUS *et* PERDICAN

MAÎTRE BLAZIUS. Seigneur, votre père est au désespoir.

PERDICAN. Pourquoi cela?

MAÎTRE BLAZIUS. Vous n'ignorez pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille? 5

PERDICAN. Eh bien? — Je ne demande pas mieux.

MAÎTRE BLAZIUS. Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

PERDICAN. Cela est malheureux; je ne puis refaire le mien. 10

MAÎTRE BLAZIUS. Rendrez-vous par là ce mariage impossible?

PERDICAN. Je vous répète que je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela. 15

MAÎTRE BLAZIUS. Seigneur, je me retire: voilà votre cousine qui vient de ce côté. (*Il sort.—Entre Camille.*)

PERDICAN. Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que je t'ai dit hier; tu es jolie comme un cœur.

CAMILLE. Parlons sérieusement, Perdican; votre 20 père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais je crois bien faire en vous prévenant que mon parti est pris là-dessus.

PERDICAN. Tant pis pour moi si je vous déplais.

CAMILLE. Pas plus qu'un autre, je ne veux pas me marier; il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir.

5 PERDICAN. L'orgueil n'est pas mon fait; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE. Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère; je retourne demain au couvent.

PERDICAN. Il y a de la franchise dans ta démarche;
10 touche là, et soyons bons amis.

CAMILLE. Je n'aime pas les attouchements.

PERDICAN, *lui prenant la main.* Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que crains-tu de moi? Tu ne veux pas qu'on nous marie? eh bien! ne nous marions
15 pas; est-ce une raison pour nous haïr? ne sommes-nous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût éternelle, voilà tout ce qu'elle a voulu. Pourquoi nous marier? voilà ta main et voilà la
20 mienne; et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous faille un prêtre? Nous n'avons besoin que de Dieu.

CAMILLE. Je suis bien aise que mon refus vous soit indifférent.

25 PERDICAN. Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le château demain; hier, tu as refusé de faire un tour de jardin, parce que tu voyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. Reste
30 ici quelques jours, laisse-moi espérer que notre vie passée n'est pas morte à jamais dans ton cœur.

CAMILLE. Je suis obligée de partir.

PERDICAN. Pourquoi?

CAMILLE. C'est mon secret.

PERDICAN. En aimes-tu un autre que moi?

CAMILLE. Non; mais je veux partir.

PERDICAN. Irrévocablement? 5

CAMILLE. Oui, irrévocablement.

PERDICAN. Eh bien! adieu. J'aurais voulu m'asseoir avec toi sous les marronniers du petit bois, et causer de bonne amitié une heure ou deux. Mais si cela te déplaît, n'en parlons plus; adieu, mon enfant. 10 (*Il sort.*)

CAMILLE, *à dame Pluche qui entre.* Dame Pluche, tout est-il prêt? Partirons-nous demain? Mon tuteur a-t-il fini ses comptes?

DAME PLUCHE. Oui, chère colombe sans tache. Le 15 baron m'a traitée de pécore hier soir, et je suis enchantée de partir.

CAMILLE. Tenez, voilà un mot d'écrit que vous porterez avant dîner, de ma part, à mon cousin Perdican. 20

DAME PLUCHE. Seigneur mon Dieu! est-ce possible? Vous écrivez un billet à un homme?

CAMILLE. Ne dois-je pas être sa femme? Je puis bien écrire à mon fiancé.

DAME PLUCHE. Le seigneur Perdican sort d'ici. 25 Que pouvez vous lui écrire? Votre fiancé, miséricorde! Serait-il vrai que vous oubliiez[1] Jésus?

CAMILLE. Faites ce que je vous dis, et disposez tout pour notre départ. (*Elles sortent.*)

SCÈNE II

La salle à manger. — On met le couvert

Entre MAÎTRE BRIDAINE

Cela est certain, on lui donnera encore aujourd'hui la place d'honneur. Cette chaise que j'ai occupée si longtemps à la droite du baron sera la proie du gouverneur. O malheureux que je suis! Un âne bâté,[1] un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table! Le majordome lui versera le premier verre de malaga,[2] et lorsque les plats arriveront à moi, ils seront à moitié froids, et les meilleurs morceaux déjà avalés: il ne restera plus autour des perdreaux ni choux ni carottes. O sainte Église catholique! Qu'on lui ait donné cette place hier, cela se concevait; il venait d'arriver; c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu! comme il dévorait! Non, rien ne me restera que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois gorgé de mets succulents! Adieu, bouteilles cachetées,[3] fumet sans pareil de venaisons cuites à point! Adieu, table splendide, noble salle à manger, je ne dirai plus le bénédicité![4] Je retourne à ma cure; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César,[5] être le premier au village que le second dans Rome. (*Il sort.*)

SCÈNE III

Un champ devant une petite maison

Entrent ROSETTE *et* PERDICAN

PERDICAN. Puisque ta mère n'y est pas, viens faire un tour de promenade.

ROSETTE. Croyez-vous que cela me fasse du bien, tous ces baisers que vous me donnez?

PERDICAN. Quel mal y trouves-tu? Je t'embrasserais devant ta mère. N'es-tu pas la sœur de Camille? ne suis-je pas ton frère comme je suis le sien?

ROSETTE. Des mots sont des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit, et je m'en aperçois bien sitôt que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, selon qu'on leur baise la main droite ou la main gauche; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

PERDICAN. Que tu es jolie, mon enfant!

ROSETTE. Il ne faut pas non plus vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez triste ce matin! Votre mariage est donc manqué?

PERDICAN. Les paysans de ton village se souviennent de m'avoir aimé; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en souviennent aussi; mais Camille ne s'en souvient pas. Et toi, Rosette, à quand le mariage?[1]

ROSETTE. Ne parlons pas de cela, voulez-vous? Parlons du temps qu'il fait, de ces fleurs que voilà, de vos chevaux et de mes bonnets.

PERDICAN. De tout ce qui te plaira, de tout ce qui peut passer sur tes lèvres sans leur ôter ce sourire céleste que je respecte plus que ma vie. (*Il l'embrasse.*)

ROSETTE. Vous respectez mon sourire, mais vous ne respectez guère mes lèvres, à ce qu'il me semble. Regardez donc; voilà une goutte de pluie qui me tombe sur la main, et cependant le ciel est pur.

PERDICAN. Pardonne-moi.

ROSETTE. Que vous ai-je fait, pour que vous pleuriez? (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Au château

Entrent MAÎTRE BLAZIUS *et* LE BARON

MAÎTRE BLAZIUS. Seigneur, j'ai une chose singulière à vous dire. Tout à l'heure, j'étais par hasard dans l'office,[1] je veux dire dans la galerie: qu'aurais-je été faire dans l'office? j'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille, je veux dire une carafe d'eau: comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? J'étais donc en train de boire un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deux vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne, bien qu'ils soient imités de l'étrusque.

LE BARON. Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius! vos discours sont inexplicables.

MAÎTRE BLAZIUS. Écoutez-moi, Seigneur, prêtez-moi un moment d'attention. Je regardais donc par

la fenêtre. Ne vous impatientez pas, au nom du ciel! il y va de l'honneur de la famille.

LE BARON. De la famille! voilà qui est incompréhensible. De l'honneur de la famille, Blazius. Savez-vous que nous sommes trente-sept mâles, et presque autant de femmes tant à Paris qu'en province?

MAÎTRE BLAZIUS. Permettez-moi de continuer. Tandis que je buvais un coup de vin, je veux dire un verre d'eau, pour hâter la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenêtre dame Pluche hors d'haleine.

LE BARON. Pourquoi hors d'haleine, Blazius? ceci est insolite.

MAÎTRE BLAZIUS. Et à côté d'elle, rouge de colère, votre nièce Camille.

LE BARON. Qui était rouge de colère, ma nièce ou dame Pluche?

MAÎTRE BLAZIUS. Votre nièce, Seigneur.

LE BARON. Ma nièce rouge de colère! Cela est inouï! Et comment savez-vous que c'était de colère? Elle pouvait être rouge pour mille raisons; elle avait sans doute poursuivi quelques papillons dans mon parterre.

MAÎTRE BLAZIUS. Je ne puis rien affirmer là-dessus; cela se peut; mais elle s'écriait avec force: Allez-y! trouvez-le! faites ce qu'on vous dit! vous êtes une sotte! je le veux! Et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation.

LE BARON. Dans la luzerne?... Et que répondait la gouvernante aux extravagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainsi.

MAÎTRE BLAZIUS. La gouvernante répondait: Je ne veux pas y aller! Je ne l'ai pas trouvé! Il fait la cour aux filles du village, à des gardeuses de dindons. Je suis trop vieille pour commencer à porter des messages d'amour; grâce à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici; — et tout en parlant elle froissait dans ses mains un petit papier plié en quatre.

LE BARON. Je n'y comprends rien; mes idées s'embrouillent tout à fait. Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant des soubresauts dans une luzerne? Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruosités.

MAÎTRE BLAZIUS. Ne comprenez-vous pas clairement, Seigneur, ce que cela signifiait?

LE BARON. Non, en vérité, non, mon ami, je n'y comprends absolument rien. Tout cela me paraît une conduite désordonnée, il est vrai, mais sans motif comme sans excuse.

MAÎTRE BLAZIUS. Cela veut dire que votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON. Que dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Pesez vos paroles, monsieur l'abbé.

MAÎTRE BLAZIUS. Je les pèserais dans la balance céleste qui doit peser mon âme au jugement dernier, que je n'y trouverais pas un mot qui sente la fausse monnaie.[1] Votre nièce a une correspondance secrète.

LE BARON. Mais songez donc, mon ami, que cela est impossible.

MAÎTRE BLAZIUS. Pourquoi aurait-elle chargé sa gouvernante d'une lettre? Pourquoi aurait-elle crié: *Trouvez-le!* tandis que l'autre boudait et rechignait?

LE BARON. Et à qui était adressée cette lettre?

MAÎTRE BLAZIUS. Voilà précisément le *hic*, Monseigneur, *hic jacet lepus*.[1] A qui était adressée cette lettre? à un homme qui fait la cour à une gardeuse de dindons. Or, un homme qui recherche en public une gardeuse de dindons peut être soupçonné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qu'elle a reçue, soit éprise d'un pareil homme; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous, révérence parler.[2]

LE BARON. O ciel! ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican. Aimerait-elle un gardeur de dindons? Passons dans mon cabinet; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes, que je ne puis rassembler mes idées. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Une fontaine dans un bois

Entre PERDICAN, *lisant un billet.*

« Trouvez-vous à midi à la petite fontaine.» Que veut dire cela? tant de froideur, un refus si positif, si cruel, un orgueil si insensible, et un rendez-vous par-dessus tout? Si c'est pour me parler d'affaires, pourquoi choisir un pareil endroit! Est-ce une coquetterie? Ce matin, en me promenant avec Rosette, j'ai entendu remuer dans les broussailles, et il m'a semblé que c'était un pas de biche. Y a-t-il ici quelque intrigue? (*Entre Camille.*)

CAMILLE. Bonjour, cousin; j'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement c

matin. Vous m'avez pris la main malgré moi, je viens vous demander de me donner la vôtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà. (*Elle l'embrasse.*) Maintenant, vous m'avez dit que vous seriez bien aise de
5 causer de bonne amitié. Asseyez-vous là, et causons. (*Elle s'assoit.*)

PERDICAN. Avais-je fait un rêve, ou en fais-je un autre en ce moment?

CAMILLE. Vous avez trouvé singulier de recevoir
10 un billet de moi, n'est-ce pas? Je suis d'humeur changeante; mais vous m'avez dit ce matin un mot très juste: « Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis.» Vous ne savez pas la raison pour laquelle je pars, et je viens vous la dire: je vais prendre le
15 voile.

PERDICAN. Est-ce possible? Est-ce toi, Camille, que je vois dans cette fontaine, assise sur les marguerites comme aux jours d'autrefois?

CAMILLE. Oui, Perdican, c'est moi. Je viens re-
20 vivre un quart d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque et hautaine; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, je serais bien aise d'avoir votre avis. Trouvez-vous que j'aie raison de me faire religieuse?[1]

25 PERDICAN. Ne m'interrogez pas là-dessus, car je ne me ferai jamais moine.

CAMILLE. Depuis près de dix ans que nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, vous avez commencé l'expérience de la vie. Je sais quel homme vous êtes, et
30 vous devez avoir beaucoup appris en peu de temps avec un cœur et un esprit comme les vôtres. Dites-moi, avez-vous eu des amours?[2]

PERDICAN. J'en ai eu.

CAMILLE. Vous avez aimé?

PERDICAN. De tout mon cœur.

CAMILLE. Et les femmes que vous avez aimées, où sont-elles maintenant? Le savez-vous? 5

PERDICAN. Voilà, en vérité, des questions singulières. Que voulez-vous que je vous dise? Je ne suis ni leur mari ni leur frère; elles sont allées où bon leur a semblé.

CAMILLE. Il doit nécessairement y en avoir une 10 que vous ayez préférée aux autres. Combien de temps avez-vous aimé celle que vous avez aimée le mieux?

PERDICAN. Tu es une drôle de fille! Veux-tu te faire mon confesseur? 15

CAMILLE. C'est une grâce que je vous demande, de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin, et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous seriez pas livré à un caprice. Répondez-moi, 20 je vous en prie.

PERDICAN. Ma foi, je ne m'en souviens pas.

CAMILLE. Connaissez-vous un homme qui n'ait aimé qu'une femme?

PERDICAN. Il y en a certainement. 25

CAMILLE. Est-ce un de vos amis? Dites-moi son nom.

PERDICAN. Je n'ai pas de nom a vous dire, mais je crois qu'il y a des hommes capables de n'aimer qu'une fois. 30

CAMILLE. Combien de fois un honnête homme peut-il aimer?

PERDICAN. Veux-tu me faire réciter une litanie, ou récites-tu toi-même un catéchisme?

CAMILLE. Je voudrais m'instruire, et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je vous épousais, ne devriez-vous pas répondre avec franchise à toutes mes questions, et me montrer votre cœur à nu? Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur à beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous souveniez plus de ce que je vous demande; peut-être en vous connaissant mieux je m'enhardirais.

PERDICAN. Où veux-tu en venir? Parle; je répondrai.

CAMILLE. Répondez donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent?

PERDICAN. Non.

CAMILLE. Je ferais donc mieux de vous épouser?

PERDICAN. Oui.

CAMILLE. Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau et vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous comme tel?

PERDICAN. Non.

CAMILLE. Si le curé de votre paroisse soufflait sur vous et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurais-je raison de le croire?

PERDICAN. Oui et non.

CAMILLE. Que me conseilleriez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus?

PERDICAN. De prendre un amant.

CAMILLE. Que ferai-je ensuite le jour où mon amant ne m'aimera plus?

PERDICAN. Tu en prendras un autre.

CAMILLE. Combien de temps cela durera-t-il?

PERDICAN. Jusqu'à ce que tes cheveux soient gris, et alors les miens seront blancs.

CAMILLE. Savez-vous ce que c'est que les cloîtres, Perdican? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes?

PERDICAN. Oui, je m'y suis assis.

CAMILLE. J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres[1] de revenu à l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement, et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un arbrisseau d'une sève choisie, tous ses bourgeons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau. Son mari l'a trompée; elle a aimé un autre homme, et elle se meurt[2] de désespoir.

PERDICAN. Cela est possible.

CAMILLE. Nous habitons la même cellule, et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque devenus les miens; cela est singulier, n'est-ce pas? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours, puis la tranquillité des autres, et comme enfin tout s'était envolé; comme elle était assise le soir au coin du feu, et lui auprès de la fenêtre, sans se dire un seul mot; comme leur amour avait langui, et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à des querelles; comme une figure étrangère est venue peu

à peu se placer entre eux et se glisser dans leurs souffrances; c'était moi que je voyais agir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait: Là, j'ai été heureuse, mon cœur bondissait; et quand elle ajoutait: Là, j'ai pleuré, mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose de plus singulier encore; j'ai fini par me créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans; il est inutile de vous dire par combien de réflexions, de retours sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais vous raconter comme une curiosité, c'est que tous les récits de Louise, toutes les fictions de mes rêves portaient votre ressemblance.

PERDICAN. Ma ressemblance à moi?

CAMILLE. Oui, et cela est naturel: vous étiez le seul homme que j'eusse connu. En vérité, je vous ai aimé, Perdican.

PERDICAN. Quel âge as-tu, Camille?

CAMILLE. Dix-huit ans.

PERDICAN. Continue, continue; j'écoute.

CAMILLE. Il y a deux cents femmes dans notre couvent; un petit nombre de ces femmes ne connaîtra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui, vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de temps après, vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs, et tous les jours il en vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent admirent le calme et l'ordre de la maison; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles, mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensez-vous de

ces femmes, Perdican? Ont-elles tort ou ont-elles raison?

PERDICAN. Je n'en sais rien.

CAMILLE. Il s'en est trouvé quelques-unes qui me conseillent de rester vierge. Je suis bien aise de vous consulter. Croyez-vous que ces femmes-là auraient mieux fait de prendre un amant et de me conseiller d'en faire autant?

PERDICAN. Je n'en sais rien.

CAMILLE. Vous aviez promis de me répondre.

PERDICAN. J'en suis dispensé tout naturellement; je ne crois pas que ce soit toi qui parles.

CAMILLE. Cela se peut, il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très-ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la leçon, et que je ne sois qu'un perroquet mal appris. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courbé sur un missel; à travers les barreaux obscurs de sa cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda[1] italienne, devant laquelle danse un chevrier. Lequel de ces deux hommes estimez-vous davantage?

PERDICAN. Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os; il y en a un qui lit et un autre qui danse; je n'y vois pas d'autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

CAMILLE. Vous me disiez non tout à l'heure.

PERDICAN. Ai-je dit non? Cela est possible.

CAMILLE. Ainsi vous me le conseillez?

PERDICAN. Ainsi tu ne crois à rien?

CAMILLE. Lève la tête, Perdican! quel est l'homme qui ne croit à rien?

PERDICAN, *se levant*. En voilà un; je ne crois pas

à la vie immortelle. — Ma sœur chérie, les religieuses t'ont donné leur expérience; mais, crois-moi, ce n'est pas la tienne; tu ne mourras pas sans aimer.

CAMILLE. Je veux aimer, mais je ne veux pas souf-
5 frir; je veux aimer d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas. Voilà mon amant. (*Elle montre son crucifix.*)

PERDICAN. Cet amant-là n'exclut pas les autres.

CAMILLE. Pour moi, du moins, il les exclura. Ne
10 souriez pas, Perdican! Il y a dix ans que je ne vous ai vu, et je pars demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue; car l'insensibilité mène au point où j'en suis.
15 Écoutez-moi: retournez à la vie, et tant que vous serez heureux, tant que vous aimerez comme on peut aimer sur la terre, oubliez votre sœur Camille; mais s'il vous arrive jamais d'être oublié ou d'oublier vous-même, si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous
20 serez seul avec le vide dans le cœur, pensez à moi qui prierai pour vous.

PERDICAN. Tu es une orgueilleuse; prends garde à toi.

CAMILLE. Pourquoi?

25 PERDICAN. Tu as dix-huit ans, et tu ne crois pas à l'amour!

CAMILLE. Y croyez-vous, vous qui parlez? vous voilà courbé près de moi avec des genoux qui se sont usés sur les tapis de vos maîtresses, et vous n'en savez
30 plus le nom. Vous avez pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir; mais vous saviez que l'eau des sources est plus constante que vos larmes, et qu'elle

serait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées; vous ne croyez pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vivez et qui avez aimé. Je vous demandais tout à l'heure si vous aviez aimé; vous m'avez répondu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait: Oui, j'y ai été; puis qui penserait à aller en Suisse, ou dans le premier pays venu. Est-ce donc une monnaie que votre amour pour qu'il puisse passer ainsi de main en main jusqu'à la mort? Non, ce n'est pas même une monnaie; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son effigie.

PERDICAN. Que tu es belle, Camille, lorsque tes yeux s'animent!

CAMILLE. Oui, je suis belle, je le sais. Les complimenteurs ne m'apprendront rien; la froide nonne qui coupera mes cheveux pâlira peut-être de sa mutilation; mais ils ne se changeront pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs; il n'en manquera pas un seul sur ma tête lorsque le fer y passera; je ne veux qu'un coup de ciseau,[1] et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'anneau d'or de mon époux céleste, la mèche de cheveux que je lui donnerai pourra lui servir de manteau.

PERDICAN. Tu es en colère, en vérité.

CAMILLE. J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur les lèvres. O Perdican! ne raillez pas, tout cela est triste à mourir.

PERDICAN. Pauvre enfant, je te laisse dire, et j'ai bien envie de te répondre un mot. Tu me parles d'une

religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste; tu dis qu'elle a été trompée, qu'elle a trompé elle-même et qu'elle est désespérée. Es-tu sûre que si son mari ou son amant revenait lui tendre la main à
5 travers la grille du parloir,[1] elle ne lui tendrait pas la sienne?

CAMILLE. Qu'est-ce que vous dites? J'ai mal entendu.

PERDICAN. Es-tu sûre que si son mari ou son amant
10 revenait lui dire de souffrir encore, elle répondrait non?

CAMILLE. Je le crois.

PERDICAN. Il y a deux cents femmes dans ton monastère, et la plupart ont au fond du cœur des bles-
15 sures profondes; elles te les ont fait toucher, et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang. Elles ont vécu, n'est-ce pas? et elles t'ont montré avec horreur la route de leur vie; tu t'es signée devant leurs cicatrices; elles t'ont fait une place dans leur proces-
20 sion lugubre, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. Es-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompées, celui pour qui elles pleurent et elles souffrent, celui qu'elles maudissent en priant
25 Dieu, es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés, et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a meurtries? O mon enfant! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver?
30 Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? Elles qui s'assoient près de toi avec

leurs têtes branlantes pour verser dans ton oreille leur vieillesse flétrie, elles qui sonnent dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et font sentir à ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont? 5

CAMILLE. Vous me faites peur; la colère vous prend aussi.

PERDICAN. Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y 10 a pis encore, le mensonge de l'amour divin? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la leçon! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille 15 tante! Tu voulais partir sans me serrer la main; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont placé sur les joues me refusait un baiser 20 de frère; mais ton cœur a battu; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire,[1] et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien! Camille, ces femmes ont bien parlé; elles t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie; mais dis- 25 leur cela de ma part: le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE. Ni pour moi, n'est-ce pas?

PERDICAN. Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire: Tous les 30 hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels

toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit: J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.[1] (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Devant le château

Entrent LE BARON *et* MAÎTRE BLAZIUS

LE BARON. Indépendamment de votre ivrognerie, vous êtes un bélître, maître Blazius. Mes valets vous voient entrer furtivement dans l'office et quand vous êtes convaincu d'avoir volé mes bouteilles de la manière la plus pitoyable, vous croyez vous justifier en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MAÎTRE BLAZIUS. Mais, monseigneur, veuillez vous rappeler...

LE BARON. Sortez, monsieur l'abbé, et ne repa-

raissez jamais devant moi; il est déraisonnable d'agir comme vous le faites, et ma gravité m'oblige à ne vous pardonner de ma vie. (*Il sort; maître Blazius le suit. Entre Perdican.*)

PERDICAN. Je voudrais bien savoir si je suis amoureux. D'un côté, cette manière d'interroger tant soit peu cavalière,[1] pour une fille de dix-huit ans; d'un autre, les idées que ces nonnes lui ont fourrées dans la tête auront de la peine à se corriger. De plus, elle doit partir aujourd'hui. Diable! je l'aime, cela est sûr. Après tout, qui sait? peut-être elle répétait une leçon, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se soucie pas de moi. D'une autre part, elle a beau être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées, et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser; il est clair que je ne l'aime pas. Cela est certain qu'elle est jolie; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête? En vérité j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc? — Ah! je vais au village. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Un chemin

Entre MAÎTRE BRIDAINE

Que font-ils maintenant? Hélas! voilà midi. — Ils sont à table. Que mangent-ils? Que ne mangent-ils pas? J'ai vu la cuisinière traverser le village avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes, avec un panier de raisin. (*Entre maître Blazius.*)

MAÎTRE BLAZIUS. O disgrâce imprévue! me voi-

chassé du château, par conséquent de la salle à manger. Je ne boirai plus le vin de l'office.

MAÎTRE BRIDAINE. Je ne verrai plus fumer les plats; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon ventre copieux.

MAÎTRE BLAZIUS. Pourquoi une fatale curiosité m'a-t-elle poussé à écouter le dialogue de dame Pluche et de la nièce? Pourquoi ai-je rapporté au baron tout ce que j'ai vu?

MAÎTRE BRIDAINE. Pourquoi un vain orgueil m'a-t-il éloigné de ce dîner honorable, où j'étais si bien accueilli? Que m'importait d'être à droite ou à gauche?

MAÎTRE BLAZIUS. Hélas! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait cette folie.

MAÎTRE BRIDAINE. Hélas! le vin m'avait monté à la tête quand j'ai commis cette imprudence.

MAÎTRE BLAZIUS. Il me semble que voilà le curé.

MAÎTRE BRIDAINE. C'est le gouverneur en personne.

MAÎTRE BLAZIUS. Oh! oh! monsieur le curé, que faites-vous là?

MAÎTRE BRIDAINE. Moi! je vais dîner. N'y venez-vous pas?

MAÎTRE BLAZIUS. Pas aujourd'hui. Hélas! maître Bridaine, intercédez pour moi; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement mademoiselle Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu m'est témoin que j'ai vu ou que j'ai cru voir dame Pluche dans la luzerne. Je suis perdu, monsieur le curé.

MAÎTRE BRIDAINE. Que m'apprenez-vous là?

MAÎTRE BLAZIUS. Hélas! hélas! la vérité. Je suis en disgrâce complète pour avoir volé une bouteille.

MAÎTRE BRIDAINE. Que parlez-vous, messire, de

bouteilles volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance?

MAÎTRE BLAZIUS. Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis honnête, seigneur Bridaine. Ô digne seigneur Bridaine, je suis votre serviteur! 5

MAÎTRE BRIDAINE, *à part.* Ô fortune! est-ce un rêve? Je serai donc assis sur toi, ô chaise bienheureuse!

MAÎTRE BLAZIUS. Je vous serai reconnaissant d'écouter mon histoire, et de vouloir bien m'excuser, brave 10 seigneur, cher curé.

MAÎTRE BRIDAINE. Cela m'est impossible, monsieur; il est midi sonné, et je m'en vais dîner. Si le baron se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un ivrogne. (*A part.*) Vite, volons 15 à la grille; et toi, mon ventre, arrondis-toi. (*Il sort en courant.*)

MAÎTRE BLAZIUS, *seul.* Misérable Pluche, c'est toi qui payeras pour tous; oui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme déhontée, vile entremetteuse, c'est à 20 toi que je dois cette disgrâce. Ô sainte Université de Paris! on me traite d'ivrogne! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, et si je ne prouve au baron que sa nièce a une correspondance. Je l'ai vue ce matin écrire à son bureau. Patience! voici du nouveau. 25 (*Passe dame Pluche portant une lettre.*) Pluche, donnez-moi cette lettre.

DAME PLUCHE. Que signifie cela? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village.

MAÎTRE BLAZIUS. Donnez-la-moi, ou vous êtes morte. 30

DAME PLUCHE. Moi, morte! morte! Marie, Jésus, vierge et martyr!

MAÎTRE BLAZIUS. Oui morte, Pluche; donnez-moi ce papier. (*Ils se battent. Entre Perdican.*)

PERDICAN. Qu'y a-t-il? Que faites-vous, Blazius? Pourquoi violenter cette femme?

5 DAME PLUCHE. Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, seigneur, justice!

MAÎTRE BLAZIUS. C'est une entremetteuse, seigneur. Cette lettre est un billet doux.

DAME PLUCHE. C'est une lettre de Camille, sei-
10 gneur, de votre fiancée.

MAÎTRE BLAZIUS. C'est un billet doux, à un gardeur de dindons.

DAME PLUCHE. Tu en as menti, abbé. Apprends cela de moi.

15 PERDICAN. Donnez-moi cette lettre; je ne comprends rien à votre dispute; mais, en qualité de fiancé de Camille, je m'arroge le droit de la lire. (*Il lit.*) « A la sœur Louise, au couvent de ***.» (*A part.*) Quelle maudite curiosité me saisit malgré moi! Mon
20 cœur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve. — Retirez-vous, dame Pluche; vous êtes une digne femme et maître Blazius est un sot. Allez dîner; je me charge de remettre cette lettre à la poste. (*Sortent maître Blazius et dame Pluche.*)

25 PERDICAN, *seul.* Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille à cette sœur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi cette singulière fille, pour que les trois mots écrits sur cette adresse me fassent
30 trembler la main? Cela est singulier; Blazius, en se débattant avec la dame Pluche, a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli? Bon, je n'y chan-

gerai rien. (*Il ouvre la lettre et lit.*) « Je pars aujourd'hui, ma chère, et tout est arrivé comme je l'avais prévu. C'est une terrible chose; mais ce pauvre jeune homme a le poignard dans le cœur; il ne se consolera pas de m'avoir perdue. Cependant j'ai fait tout au monde pour le dégoûter de moi. Dieu me pardonnera de l'avoir réduit au désespoir par mon refus. Hélas! ma chère, que pouvais-je y faire? Priez pour moi; nous nous reverrons demain, et pour toujours. Toute à vous du meilleur de mon âme. Camille.» Est-il possible? Camille écrit cela? C'est de moi qu'elle parle ainsi! Moi au désespoir de son refus! Eh! bon Dieu! si cela était vrai, on le verrait bien; quelle honte peut-il y avoir à aimer? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le cœur? Quel intérêt peut-elle avoir à inventer un roman pareil? Cette pensée que j'avais cette nuit est-elle donc vraie? Ô femmes! Cette pauvre Camille a peut-être une grande piété! c'est de bon cœur qu'elle se donne à Dieu, mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les bonnes amies avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin, qu'on voudrait le lui faire épouser,[1] qu'elle refuserait, et que le cousin serait désolé. Cela est si intéressant, une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonheur d'un cousin! Non, non, Camille, je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici. Holà! brave homme! (*Entre un paysan.*) Allez au château; dites à la cuisine qu'on envoie un valet porter

à mademoiselle Camille le billet que voici. (*Il écrit.*)

LE PAYSAN. Oui, monseigneur. (*Il sort.*)

PERDICAN. Maintenant à l'autre. Ah! je suis au désespoir! Holà! Rosette, Rosette! (*Il frappe à une porte.*)

ROSETTE, *ouvrant.* C'est vous, monseigneur! Entrez, ma mère y est.

PERDICAN. Mets ton plus beau bonnet, Rosette, et viens avec moi.

ROSETTE. Où donc?

PERDICAN. Je te le dirai; demande la permission à ta mère, mais dépêche-toi.

ROSETTE. Oui, monseigneur. (*Elle entre dans la maison.*)

PERDICAN. J'ai demandé un nouveau rendez-vous à Camille, et je suis sûr qu'elle y viendra; mais, par le ciel, elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. Je veux faire la cour à Rosette devant Camille elle-même.

SCÈNE III

Le petit bois

Entrent CAMILLE *et* LE PAYSAN

LE PAYSAN. Mademoiselle, je vais au château porter une lettre pour vous; faut-il que je vous la donne, ou que je la remette à la cuisine, comme me l'a dit le seigneur Perdican?

CAMILLE. Donne-la-moi.

LE PAYSAN. Si vous aimez mieux que je la porte au château, ce n'est pas la peine[1] de m'attarder?

CAMILLE. Je te dis de me la donner.

LE PAYSAN. Ce qui vous plaira. (*Il donne la lettre.*)

CAMILLE. Tiens, voilà pour ta peine.

LE PAYSAN. Grand merci; je m'en vais, n'est-ce pas? 5

CAMILLE. Si tu veux.

LE PAYSAN. Je m'en vais, je m'en vais. (*Il sort.*)

CAMILLE, *lisant.* Perdican me demande de lui dire adieu, avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire? Voilà 10 justement la fontaine, et je suis toute portée.[1] Dois-je accorder ce second rendez-vous? Ah! (*Elle se cache derrière un arbre.*) Voilà Perdican qui approche avec Rosette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver 15 la première. (*Entrent Perdican et Rosette qui s'assoient.*)

CAMILLE, *cachée, à part.* Que veut dire cela? Il la fait asseoir près de lui? Me demande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre? Je suis cu- 20 rieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, *à haute voix, de manière que Camille l'entende.* Je t'aime, Rosette! toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus; prends ta part 25 de ma vie nouvelle; donne-moi ton cœur, chère enfant; voilà le gage de notre amour. (*Il lui pose sa chaîne sur le cou.*)

ROSETTE. Vous me donnez votre chaîne d'or?

PERDICAN. Regarde à présent cette bague. Lève- 30 toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur

l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer. (*Il jette sa bague dans l'eau.*) Regarde comme notre image a disparu; la voilà qui revient peu à peu; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre; elle tremble encore; de grands cercles noirs courent à sa surface; patience, nous reparaissons; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage; regarde! c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, *à part.* Il a jeté ma bague dans l'eau!

PERDICAN. Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette? Écoute! le vent se tait; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime! Tu veux bien de moi, n'est-ce pas? On n'a pas flétri ta jeunesse; on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi? Tu ne veux pas te faire religieuse; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. Ô Rosette, Rosette! sais-tu ce que c'est que l'amour?

ROSETTE. Hélas! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

PERDICAN. Oui, comme tu pourras; et tu m'aimeras mieux, tout docteur que je suis et toute paysanne que tu es, que ces pâles statues, fabriquées par les nonnes, qui ont la tête à la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules; tu ne sais rien; tu ne lirais pas dans un livre la prière que ta mère t'apprend, comme elle l'a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes, quand tu

t'agenouilles au pied de ton lit; mais tu comprends bien que tu pries, et c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

ROSETTE. Comme vous me parlez, monseigneur!

PERDICAN. Tu ne sais pas lire; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies, ces tièdes rivières, ces beaux champs couverts de moissons, toute cette nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous ces milliers de frères, et moi pour l'un d'entre eux; lève-toi, tu seras ma femme. (*Il sort avec Rosette.*)

SCÈNE IV

Entre LE CHŒUR

Il se passe assurément quelque chose d'étrange au château; Camille a refusé d'épouser Perdican; elle doit retourner aujourd'hui au couvent dont elle est venue. Mais je crois que le seigneur son cousin s'est consolé avec Rosette. Hélas! la pauvre fille ne sait pas quel danger elle court en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

DAME PLUCHE, *entrant.* Vite, vite, qu'on selle mon âne!

LE CHŒUR. Passerez-vous comme un songe léger, ô vénérable dame? Allez-vous si promptement enfourcher derechef cette pauvre bête qui est si triste de vous porter?

DAME PLUCHE. Dieu merci, chère canaille, je ne mourrai pas ici.

LE CHŒUR. Mourez au loin, Pluche, ma mie; mourez inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœux pour votre respectable résurrection.

DAME PLUCHE. Voici ma maîtresse qui s'avance. (*A Camille qui entre.*) Chère Camille, tout est prêt pour notre départ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâté.

5 CAMILLE. Allez au diable, vous et votre âne! je ne partirai pas aujourd'hui. (*Elle sort.*)

LE CHŒUR. Que veut dire ceci? Dame Pluche est pâle de terreur, ses faux cheveux tentent de se hérisser, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'allongent en 10 se crispant.

DAME PLUCHE. Seigneur Jésus![1] Camille a juré! (*Elle sort.*)

SCÈNE V

Entrent LE BARON *et* MAÎTRE BRIDAINE

MAÎTRE BRIDAINE. Seigneur, il faut que je vous parle en particulier. Votre fils fait la cour à une fille 15 du village.

LE BARON. C'est absurde, mon ami.

MAÎTRE BRIDAINE. Je l'ai vu distinctement passer dans la bruyère en lui donnant le bras; il se penchait à son oreille et lui promettait de l'épouser.

20 LE BARON. Cela est monstrueux.

MAÎTRE BRIDAINE. Soyez-en convaincu; il lui a fait un présent considérable, que la petite a montré à sa mère.

LE BARON. O ciel! considérable, Bridaine? En 25 quoi considérable?

MAÎTRE BRIDAINE. Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

LE BARON. Passons dans mon cabinet; je ne sais à quoi m'en tenir. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI[1]

La chambre de Camille

Entrent CAMILLE *et* DAME PLUCHE

CAMILLE. Il a pris ma lettre, dites-vous?

DAME PLUCHE. Oui, mon enfant; il s'est chargé de la mettre à la poste. 5

CAMILLE. Allez au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdican que je l'attends ici. (*Dame Pluche sort.*) Il a lu ma lettre, cela est certain; sa scène du bois est une vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en 10 aimait une autre que moi, et jouer l'indifférent malgré son dépit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard? (*Elle lève la tapisserie.*) Es-tu là, Rosette?

ROSETTE, *entrant.* Oui, puis-je entrer?

CAMILLE. Écoute-moi, mon enfant; le seigneur 15 Perdican ne te fait-il pas la cour?

ROSETTE. Hélas! oui.

CAMILLE. Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

ROSETTE. Ce matin? Où donc?

CAMILLE. Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin, à la 20 fontaine, dans le petit bois.

ROSETTE. Vous m'avez donc vue?

CAMILLE. Pauvre innocente! Non, je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser. 25

ROSETTE. Comment le savez-vous?

CAMILLE. Qu'importe comment je le sais? Crois-tu à ses promesses, Rosette?

ROSETTE. Comment n'y croirais-je pas? il me tromperait donc? Pourquoi faire?

5 CAMILLE. Perdican ne t'épousera pas, mon enfant!

ROSETTE. Hélas! je n'en sais rien.

CAMILLE. Tu l'aimes, pauvre fille; il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner; rentre derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir
10 quand je t'appellerai. (*Rosette sort.*)

CAMILLE, *seule.* Moi qui croyais faire un acte de vengeance, ferais-je un acte d'humanité? La pauvre fille a le cœur pris. (*Entre Perdican.*) Bonjour, cousin, asseyez-vous.

15 PERDICAN. Quelle toilette, Camille! A qui en voulez-vous?[1]

CAMILLE. A vous, peut-être; je suis fâchée de n'avoir pu me rendre au rendez-vous que vous m'avez demandé; vous aviez quelque chose à me dire?

20 PERDICAN, *à part.* Voilà, sur ma vie, un petit mensonge assez gros pour un agneau sans tache; je l'ai vue derrière un arbre écouter la conversation. (*Haut.*) Je n'ai rien à vous dire qu'un adieu, Camille; je croyais que vous partiez; cependant votre cheval
25 est à l'écurie, et vous n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

CAMILLE. J'aime la discussion; je ne suis pas bien sûre de ne pas avoir eu envie de me quereller encore avec vous.

30 PERDICAN. A quoi sert de se quereller, quand le raccommodement est impossible? Le plaisir des disputes, c'est de faire la paix.

CAMILLE. Êtes-vous convaincu que je ne veuille pas la faire?

PERDICAN. Ne raillez pas; je ne suis pas de force à vous répondre.

CAMILLE. Je voudrais qu'on me fît la cour; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai envie de m'amuser. Vous m'avez proposé d'aller au village, allons-y, je veux bien; mettons-nous en bateau; j'ai envie d'aller dîner sur l'herbe, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune, ce soir? Cela est singulier, vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

PERDICAN. Je l'ai perdue.

CAMILLE. C'est pour cela que je l'ai trouvée; tenez, Perdican, la voilà.

PERDICAN. Est-ce possible? Où l'avez-vous trouvée?

CAMILLE. Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas? En vérité, j'ai gâté ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et, je vous dis, cela m'a changée; mettez donc cela à votre doigt.

PERDICAN. Tu as retiré cette bague de l'eau, Camille, au risque de te précipiter? Est-ce un songe? La voilà; c'est toi qui me la mets au doigt! Ah! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus? Parle, coquette et imprudente fille, pourquoi pars-tu? pourquoi restes-tu? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur, comme la pierre de cette bague à chaque rayon de soleil?

CAMILLE. Connaissez-vous le cœur des femmes,

Perdican? Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage? Il y en a qui disent que non. Sans doute, il nous faut souvent jouer un rôle, souvent mentir; vous voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa langue ment? Avez-vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si, forcée à tromper par le monde, la tête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois par passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité?

PERDICAN. Je n'entends rien à tout cela, et je ne mens jamais. Je t'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

CAMILLE. Vous dites que vous m'aimez, et vous ne mentez jamais?

PERDICAN. Jamais.

CAMILLE. En voilà une qui dit pourtant que cela vous arrive quelquefois. (*Elle lève la tapisserie; Rosette paraît au fond évanouie sur une chaise.*) Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican, lorsqu'elle vous demandera compte de vos paroles? Si vous ne mentez jamais, d'où vient donc qu'elle s'est évanouie en vous entendant dire que vous m'aimez? Je vous laisse avec elle; tâchez de la faire revenir. (*Elle veut sortir.*)

PERDICAN. Un instant, Camille, écoutez-moi.

CAMILLE. Que voulez-vous me dire? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas, moi; je n'ai pas été[1] chercher par dépit cette malheureuse en-

fant au fond de[1] sa chaumière, pour en faire un appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à une autre; je n'ai pas feint de jeter au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou; je ne lui ai pas dit que je l'épouserais.

PERDICAN. Écoutez-moi, écoutez-moi!

CAMILLE. N'as-tu pas souri tout à l'heure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine? Eh bien! oui, j'y étais et j'ai tout entendu; mais, Dieu m'en est témoin, je ne voudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec tes baisers ardents sur les lèvres, te montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me punir d'une lettre écrite à mon couvent? tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil? Eh bien! apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu: mais tu épouseras cette fille, ou tu n'es qu'un lâche!

PERDICAN. Oui, je l'épouserai.

CAMILLE. Et tu feras bien.

PERDICAN. Très bien, et beaucoup mieux qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille, qui t'échauffe si fort? Cette enfant s'est évanouie; nous la ferons bien revenir, il ne faut pour cela qu'un flacon de vinaigre; tu as voulu me prouver que j'avais menti une fois dans ma vie; cela est possible, mais je te trouve

hardie de décider à quel instant. Viens, aide-moi à secourir Rosette. (*Ils sortent.*)[1]

SCÈNE VII

LE BARON *et* CAMILLE

LE BARON. Si cela se fait, je deviendrai fou.

CAMILLE. Employez votre autorité.

5 LE BARON. Je deviendrai fou et je refuserai mon consentement, voilà qui est certain.

CAMILLE. Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

LE BARON. Cela me jettera dans le désespoir pour 10 tout le carnaval, et je ne paraîtrai pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine; cela passe toute espèce de bornes.

CAMILLE. Faites-le appeler, et dites-lui nettement 15 que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera pas.

LE BARON. Je serai vêtu de noir cet hiver, tenez-le pour assuré.

CAMILLE. Mais parlez-lui au nom du ciel! C'est 20 un coup de tête qu'il a fait; peut-être n'est-il déjà plus temps; s'il en a parlé, il le fera.

LE BARON. Je vais m'enfermer pour m'abandonner à ma douleur. Dites-lui, s'il me demande, que je suis enfermé, et que je m'abandonne à ma douleur de le 25 voir épouser une fille sans nom. (*Il sort.*)

CAMILLE. Ne trouverai-je pas ici un homme de cœur? En vérité, quand on en cherche, on est effrayé

de sa solitude. (*Entre Perdican.*) Eh bien! cousin, à quand le mariage?

PERDICAN. Le plus tôt possible; j'ai déjà parlé au notaire, au curé et à tous les paysans.

CAMILLE. Vous comptez donc réellement que vous épouserez Rosette? 5

PERDICAN. Assurément.

CAMILLE. Qu'en dira votre père?

PERDICAN. Tout ce qu'il voudra; il me plaît d'épouser cette fille: c'est une idée que je vous dois, et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lieux communs les plus rebattus sur sa naissance et sur la mienne? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en ait pas, j'aurais pu trouver pire. On criera, on raillera; je m'en lave les mains. 10 15

CAMILLE. Il n'y a rien là de risible: vous faites très bien de l'épouser. Mais je suis fâchée pour vous d'une chose: c'est qu'on dira que vous l'avez fait par dépit. 20

PERDICAN. Vous êtes fâchée de cela? Oh! que non.

CAMILLE. Si, j'en suis vraiment fâchée pour vous. Cela fait du tort à un jeune homme, de ne pouvoir résister à un moment de dépit. 25

PERDICAN. Soyez-en donc fâchée; quant à moi, cela m'est bien égal.

CAMILLE. Mais vous n'y pensez pas; c'est une fille de rien.

PERDICAN. Elle sera donc de quelque chose, lorsqu'elle sera ma femme. 30

CAMILLE. Elle vous ennuiera avant que le notaire

ait mis son habit neuf et ses souliers pour venir ici; le cœur vous lèvera au repas de noces, et le soir de la fête vous lui ferez couper les mains et les pieds, comme dans les contes arabes, parce qu'elle sentira le ragoût.

PERDICAN. Vous verrez que non. Vous ne me connaissez pas; quand une femme est douce et sensible, fraîche, bonne et belle, je suis capable de me contenter de cela, oui, en vérité, jusqu'à ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

CAMILLE. Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre; c'est trois mille écus de perdus.

PERDICAN. Oui; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

CAMILLE. Ce sera vous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

PERDICAN. Et ils me donneront en échange le royaume des cieux, car il est à eux.[1]

CAMILLE. Combien de temps durera cette plaisanterie?

PERDICAN. Quelle plaisanterie?

CAMILLE. Votre mariage avec Rosette.

PERDICAN. Bien peu de temps; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée: trente ou quarante ans, tout au plus.

CAMILLE. Je suis curieuse de danser à vos noces!

PERDICAN. Écoutez-moi, Camille, voilà un ton de persiflage qui est hors de propos.

CAMILLE. Il me plaît trop pour que je le quitte.

PERDICAN. Je vous quitte donc vous-même, car j'en ai tout à l'heure[2] assez.

CAMILLE. Allez-vous chez votre épousée?

PERDICAN. Oui, j'y vais de ce pas.

CAMILLE. Donnez-moi donc le bras; j'y vais aussi. (*Entre Rosette.*)

PERDICAN. Te voilà, mon enfant! Viens, je veux te présenter à mon père.

ROSETTE, *se mettant à genoux.* Monseigneur, je viens vous demander une grâce. Tous les gens du village à qui j'ai parlé ce matin m'ont dit que vous aimiez votre cousine, et que vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari dans le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre le collier que vous m'avez donné, et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE. Tu es une bonne fille, Rosette; garde ce collier, c'est moi qui te le donne, et mon cousin prendra le mien à la place. Quant à un mari, n'en sois pas embarrassée, je me charge de t'en trouver un.

PERDICAN. Cela n'est pas difficile, en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène à mon père.

CAMILLE. Pourquoi? Cela est inutile.

PERDICAN. Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal; il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvée. Viens avec moi, nous retournerons sur la place. Je trouve plaisant qu'on dise que je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu! nous les ferons bien taire. (*Il sort avec Rosette.*)

CAMILLE. Que se passe-t-il donc en moi? Il l'emmène d'un air bien tranquille. Cela est singulier: il me semble que la tête me tourne. Est-ce qu'il l'épou-

serait tout de bon? Holà! dame Pluche, dame Pluche! N'y a-t-il donc personne ici? (*Entre un valet.*) Courez après le seigneur Perdican; dites-lui vite qu'il remonte ici, j'ai à lui parler. (*Le valet sort.*) Mais qu'est-ce donc que tout cela? Je n'en puis plus, mes pieds refusent de me soutenir. (*Rentre Perdican.*)

PERDICAN. Vous m'avez demandé, Camille?

CAMILLE. Non, — non.

PERDICAN. En vérité, vous voilà pâle; qu'avez-vous à me dire? Vous m'avez fait rappeler pour me parler?

CAMILLE. Non, non! — Ô Seigneur Dieu! (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

Un oratoire

Entre CAMILLE, *elle se jette au pied de l'autel.*

M'avez-vous abandonnée, ô mon Dieu? Vous le savez, lorsque je suis venue, j'avais juré de vous être fidèle; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience; vous le savez, mon père; ne voulez-vous donc plus de moi? Oh! pourquoi faites-vous mentir la vérité elle-même? Pourquoi suis-je si faible? Ah! malheureuse, je ne puis plus prier. (*Entre Perdican.*)

PERDICAN. Orgueil! le plus fatal des conseillers humains, qu'es-tu venu faire entre cette fille et moi? La voilà pâle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle aurait pu m'aimer, et nous étions nés l'un pour l'autre; qu'es-

tu venu faire sur nos lèvres, orgueil, lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE. Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdican?

PERDICAN. Insensés que nous sommes! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux? Lequel de nous a voulu tromper l'autre? Hélas! cette vie est elle-même un si pénible rêve! pourquoi encore y mêler les nôtres? Ô mon Dieu! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet.[1] Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon! il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes! Ô insensés! nous nous aimons. (*Il la prend dans ses bras.*)

CAMILLE. Oui, nous nous aimons, Perdican; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas; il veut bien que je t'aime; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN. Chère créature, tu es à moi! (*Il l'embrasse; on entend un grand cri derrière l'autel.*)

CAMILLE. C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN. Comment est-elle ici? Je l'avais laissée

dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE. Entrons dans cette galerie; c'est là qu'on a crié.

5 PERDICAN. Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE. La pauvre enfant nous a sans doute épiés; elle s'est encore évanouie; viens, portons-lui secours; hélas! tout cela est cruel.

10 PERDICAN. Non, en vérité, je n'entrerai pas; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (*Camille sort.*) Je vous en supplie, mon Dieu! ne faites pas de moi un meurtrier! Vous voyez ce qui se passe; nous sommes deux en-
15 fants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort; mais notre cœur est pur; ne tuez pas Rosette, Dieu juste! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute; elle est jeune, elle sera heureuse; ne faites pas cela, ô Dieu! vous pouvez bénir encore vos enfants.
20 (*Camille rentre.*) Eh bien! Camille, qu'y a-t-il?

CAMILLE. Elle est morte. Adieu, Perdican!

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE

PERSONNAGES

LE COMTE LA MARQUISE

La scène est à Paris

Un petit salon

LA MARQUISE, *assise sur un canapé, près de la cheminée, fait de la tapisserie.* LE COMTE *entre et salue.*

LE COMTE. Je ne sais pas quand je me guérirai de ma maladresse, mais je suis d'une cruelle étourderie. Il m'est impossible de prendre sur moi de me rappeler votre jour, et toutes les fois que j'ai envie de vous voir, cela ne manque jamais d'être un mardi. 5

LA MARQUISE. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire?

LE COMTE. Non, mais, en le supposant, je ne le pourrais pas, car c'est un hasard que vous soyez seule, et vous allez avoir, d'ici à un quart d'heure, une cohue 10 d'amis intimes qui me fera sauver,[1] je vous en avertis.

LA MARQUISE. Il est vrai que c'est aujourd'hui mon jour, et je ne sais trop pourquoi j'en ai un. C'est une

mode qui a pourtant sa raison. Nos mères laissaient leur porte ouverte; la bonne compagnie n'était pas nombreuse, et se bornait, pour chaque cercle, à une fournée d'ennuyeux qu'on avalait à la rigueur. Maintenant, dès qu'on reçoit, on reçoit tout Paris; et tout Paris, au temps où nous sommes, c'est bien réellement Paris tout entier, ville et faubourgs. Quand on est chez soi, on est dans la rue. Il fallait bien trouver un remède; de là vient que chacun a son jour. C'est le seul moyen de se voir le moins possible, et quand on dit: Je suis chez moi le mardi, il est clair que c'est comme si on disait: Le reste du temps, laissez-moi tranquille.

LE COMTE. Je n'en ai que plus de tort de venir aujourd'hui, puisque vous me permettez de vous voir dans la semaine.

LA MARQUISE. Prenez votre parti et mettez-vous là. Si vous êtes de bonne humeur, vous parlerez; sinon, chauffez-vous. Je ne compte pas sur un grand monde[1] aujourd'hui, vous regarderez défiler ma petite lanterne magique. Mais qu'avez-vous donc? vous me semblez...

LE COMTE. Quoi?

LA MARQUISE. Pour ma gloire,[2] je ne veux pas le dire.

LE COMTE. Ma foi, je vous l'avouerai; avant d'entrer ici, je l'étais un peu.

LA MARQUISE. Quoi? je le demande à mon tour.

LE COMTE. Vous fâcherez-vous si je vous le dis?

LA MARQUISE. J'ai un bal ce soir où je veux être jolie; je ne me fâcherai pas de la journée.[3]

LE COMTE. Eh bien! j'étais un peu ennuyé. Je

ne sais ce que j'ai; c'est un mal à la mode, comme vos réceptions. Je me désole depuis midi; j'ai fait quatre visites sans trouver personne. Je devais dîner quelque part; je me suis excusé sans raison. Il n'y a pas un spectacle ce soir. Je suis sorti par un temps glacé; je n'ai vu que des nez rouges et des joues violettes. Je ne sais que faire, je suis bête comme un feuilleton.[1]

LA MARQUISE. Je vous en offre autant; je m'ennuie à crier. C'est le temps qu'il fait, sans aucun doute.

LE COMTE. Le fait est que le froid est odieux; l'hiver est une maladie. Les badauds voient le pavé propre, le ciel clair, et quand un vent bien sec leur coupe les oreilles, ils appellent cela une belle gelée. C'est comme qui dirait une belle fluxion de poitrine. Bien obligé de ces beautés-là.

LA MARQUISE. Je suis plus que de votre avis. Il me semble que mon ennui me vient moins de l'air du dehors, tout froid qu'il est, que de celui que les autres respirent. C'est peut-être que nous vieillissons. Je commence à avoir trente ans, et je perds le talent de vivre.

LE COMTE. Je n'ai jamais eu ce talent-là, et ce qui m'épouvante, c'est que je le gagne. En prenant des années, on devient plat ou fou, et j'ai une peur atroce de mourir comme un sage.

LA MARQUISE. Sonnez pour qu'on mette une bûche au feu; votre idée me gèle. (*On entend le bruit d'une sonnette au dehors.*)

LE COMTE. Ce n'est pas la peine;[2] on sonne à la porte, et votre procession arrive.

LA MARQUISE. Voyons quelle sera la bannière,[1] et surtout, tâchez de rester.

LE COMTE. Non; décidément je m'en vais.

LA MARQUISE. Où allez-vous?

5 LE COMTE. Je n'en sais rien. (*Il se lève, salue et ouvre la porte.*) Adieu, madame, à jeudi soir.

LA MARQUISE. Pourquoi jeudi?

LE COMTE, *debout, tenant le bouton de la porte.* N'est-ce pas votre jour aux Italiens?[2] J'irai vous faire 10 une petite visite.

LA MARQUISE. Je ne veux pas de vous; vous êtes trop maussade. D'ailleurs, j'y mène M. Camus.[3]

LE COMTE. M. Camus, votre voisin de campagne?

LA MARQUISE. Oui; il m'a vendu des pommes et 15 du foin avec beaucoup de galanterie, et je veux lui rendre sa politesse.

LE COMTE. C'est bien vous, par exemple.[4] L'être le plus ennuyeux! on devrait le nourrir de sa marchandise. Et, à propos, savez-vous ce qu'on dit?

20 LA MARQUISE. Non. Mais on ne vient pas: qui avait donc sonné?

LE COMTE, *regardant à la fenêtre.* Personne, une petite fille, je crois, avec un carton, je ne sais quoi, une blanchisseuse. Elle est là, dans la cour, qui parle à 25 vos gens.

LA MARQUISE. Vous appelez cela je ne sais quoi; vous êtes poli, c'est mon bonnet. Eh bien, qu'est-ce qu'on dit de moi et de M. Camus? — Fermez donc cette porte... Il vient un vent horrible.

30 LE COMTE, *fermant la porte.* On dit que vous pensez à vous remarier, que M. Camus est millionnaire, et qu'il vient chez vous bien souvent.

LA MARQUISE. En vérité! pas plus que cela? Et vous me dites cela au nez tout bonnement?[1]

LE COMTE. Je vous le dis, parce qu'on en parle.

LA MARQUISE. C'est une belle raison. Est-ce que je vous répète tout ce qu'on dit de vous aussi par le monde?

LE COMTE. De moi, madame? Que peut-on dire, s'il vous plaît, qui ne puisse pas se répéter?

LA MARQUISE. Mais vous voyez bien que tout peut se répéter, puisque vous m'apprenez que je suis à la veille d'être annoncée madame Camus. Ce qu'on dit de vous est au moins aussi grave, car il paraît malheureusement que c'est vrai.

LE COMTE. Et quoi donc? Vous me feriez peur.

LA MARQUISE. Preuve de plus qu'on ne se trompe pas.

LE COMTE. Expliquez-vous, je vous en prie.

LA MARQUISE. Ah! pas du tout; ce sont vos affaires.

LE COMTE, *se rasseyant.* Je vous en supplie, marquise, je vous le demande en grâce. Vous êtes la personne du monde dont l'opinion a le plus de prix pour moi.

LA MARQUISE. L'une des personnes, vous voulez dire.

LE COMTE. Non, madame, je dis: la personne, celle, dont l'estime, le sentiment, la...

LA MARQUISE. Ah, ciel! vous allez faire une phrase.

LE COMTE. Pas du tout. Si vous ne voyez rien, c'est qu'apparemment vous ne voulez rien voir.

LA MARQUISE. Voir quoi?

LE COMTE. Cela s'entend de reste.[1]

LA MARQUISE. Je n'entends que ce qu'on me dit, et encore pas des deux oreilles.

LE COMTE. Vous riez de tout; mais, sincèrement, serait-il possible que, depuis un an, vous voyant presque tous les jours, faite comme vous êtes, avec votre esprit, votre grâce et votre beauté...

LA MARQUISE. Mais, mon Dieu![2] c'est bien pis qu'une phrase, c'est une déclaration que vous me faites là. Avertissez au moins: est-ce une déclaration, ou un compliment de bonne année?

LE COMTE. Et si c'était une déclaration?

LA MARQUISE. Oh! c'est que je n'en veux pas ce matin. Je vous ai dit que j'allais au bal, je suis exposée à en entendre ce soir; ma santé ne me permet pas ces choses-là deux fois par jour.

LE COMTE. En vérité, vous êtes décourageante, et je me réjouirai de bon cœur quand vous y serez prise à votre tour.

LA MARQUISE. Moi aussi, je m'en réjouirai. Je vous jure qu'il y a des instants où je donnerais de grosses sommes pour avoir seulement un petit chagrin. Tenez, j'étais comme cela pendant qu'on me coiffait, pas plus tard que tout à l'heure. Je poussais des soupirs à me fondre l'âme, de désespoir de ne penser à rien.

LE COMTE. Raillez, raillez! Vous y viendrez.

LA MARQUISE. C'est bien possible; nous sommes tous mortels. Si je suis raisonnable, à qui la faute? Je vous assure que je ne me défends pas.

LE COMTE. Vous ne voulez pas qu'on vous fasse la cour?

LA MARQUISE. Non. Je suis très bonne personne, mais quant à cela, c'est par trop bête. Dites-moi un peu, vous qui avez le sens commun, qu'est-ce que signifie cette chose-là: faire la cour à une femme?

LE COMTE. Cela signifie que cette femme vous plaît, et qu'on est bien aise de le lui dire.

LA MARQUISE. A la bonne heure;[1] mais cette femme, cela lui plaît-il, à elle, de vous plaire? Vous me trouvez jolie, je suppose, et cela vous amuse de m'en faire part. Eh bien, après? Qu'est-ce que cela prouve? Est-ce une raison pour que je vous aime? J'imagine que, si quelqu'un me plaît, ce n'est pas parce que je suis jolie. Qu'y gagne-t-il, à ses compliments? La belle manière de se faire aimer que de venir se planter devant une femme avec un lorgnon, de la regarder des pieds à la tête, comme une poupée dans un étalage, et de lui dire bien agréablement: Madame, je vous trouve charmante! Joignez à cela quelques phrases bien fades, un tour de valse et un bouquet, voilà pourtant ce qu'on appelle faire sa cour. Fi donc! Comment un homme d'esprit peut-il prendre goût à ces niaiseries-là? Cela me met en colère, quand j'y pense.

LE COMTE. Il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher.

LA MARQUISE. Ma foi, si. Il faut supposer à une femme une tête bien vide et un grand fonds de sottise, pour se figurer qu'on la charme avec de pareils ingrédients. Croyez-vous que ce soit bien divertissant de passer sa vie au milieu d'un déluge de fadaises, et d'avoir du matin au soir les oreilles pleines de balivernes? Il me semble, en vérité, que si j'étais homme et si je voyais une jolie femme, je me dirais: Voilà une

pauvre créature qui doit être bien assommée de compliments. Je l'épargnerais, j'aurais pitié d'elle, et, si je voulais essayer de lui plaire, je lui ferais l'honneur de lui parler d'autre chose que de son malheureux visage. Mais non, toujours: Vous êtes jolie, et puis: Vous êtes jolie, et encore jolie. Eh, mon Dieu! on le sait bien. Voulez-vous que je vous dise? vous autres hommes à la mode, vous n'êtes que des confiseurs déguisés.

LE COMTE. Eh bien! madame, vous êtes charmante, prenez-le comme vous voudrez. (*On entend la sonnette.*) On sonne de nouveau; adieu, je me sauve. (*Il se lève, et ouvre la porte.*)

LA MARQUISE. Attendez donc, j'avais à vous dire... je ne sais plus ce que c'était... Ah! passez-vous par hasard du côté de Fossin[1] dans vos courses?

LE COMTE. Ce ne sera pas par hasard, madame, si je puis vous être bon à quelque chose.

LA MARQUISE. Encore un compliment! Mon Dieu, que vous m'ennuyez! C'est une bague que j'ai cassée; je pourrais bien l'envoyer tout bonnement,[2] mais c'est qu'il faut que je vous explique... (*Elle ôte la bague de son doigt.*) Tenez, voyez-vous, c'est le chaton. Il y a là une petite pointe, vous voyez bien, n'est-ce pas? Ça s'ouvrait de côté, par là; je l'ai heurtée ce matin je ne sais où, le ressort a été forcé.

LE COMTE. Dites donc, marquise, sans indiscrétion,[3] il y avait des cheveux là dedans?

LA MARQUISE. Peut-être bien. Qu'avez-vous à rire?

LE COMTE. Je ne ris pas le moins du monde.

LA MARQUISE. Vous êtes un impertinent; ce sont

des cheveux de mon mari. Mais je n'entends personne. Qui avait donc sonné encore?

LE COMTE, *regardant à la fenêtre.* Une autre petite fille et un autre carton. Encore un bonnet, je suppose. A propos, avec tout cela, vous me devez une confidence.

LA MARQUISE. Fermez donc cette porte, vous me glacez.

LE COMTE. Je m'en vais. Mais vous me promettez de me répéter ce qu'on vous a dit de moi, n'est-ce pas, marquise?

LA MARQUISE. Venez ce soir au bal, nous causerons.

LE COMTE. Ah, parbleu! oui, causer dans un bal! Joli endroit de conversation, avec accompagnement de trombones et un tintamarre de verres d'eau sucrée! L'un vous marche sur le pied, l'autre vous pousse le coude, pendant qu'un laquais tout poissé vous fourre une glace dans votre poche. Je vous demande un peu si c'est là...

LA MARQUISE. Voulez-vous rester ou sortir? Je vous répète que vous m'enrhumez. Puisque personne ne vient, qu'est-ce qui vous chasse?

LE COMTE, *fermant la porte et venant se rasseoir.* C'est que je me sens, malgré moi, de si mauvaise humeur, que je crains vraiment de vous excéder. Il faut décidément que je cesse de venir chez vous.

LA MARQUISE. C'est honnête; et à propos de quoi?

LE COMTE. Je ne sais pas, mais je vous ennuie, vous me le disiez vous-même tout à l'heure, et je le sens bien; c'est très naturel. C'est ce malheureux logement que j'ai là en face; je ne peux pas sortir san

regarder vos fenêtres, et j'entre ici machinalement, sans réfléchir à ce que j'y viens faire.

LA MARQUISE. Si je vous ai dit que vous m'ennuyez ce matin, c'est que ce n'est pas une habitude. Sérieusement, vous me feriez de la peine; j'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

LE COMTE. Vous? Pas du tout. Savez-vous ce que je vais faire? Je vais retourner en Italie.

LA MARQUISE. Ah! qu'est-ce que dira mademoiselle...?

LE COMTE. Quelle demoiselle, s'il vous plaît?

LA MARQUISE. Mademoiselle je ne sais qui, mademoiselle votre protégée. Est-ce que je sais le nom de vos danseuses?

LE COMTE. Ah! c'est donc là ce beau discours qu'on vous a tenu sur mon compte?

LA MARQUISE. Précisément. Est-ce que vous niez?

LE COMTE. C'est un conte à dormir debout.[1]

LA MARQUISE. Il est fâcheux qu'on vous ait vu très distinctement au spectacle avec un certain chapeau rose à fleurs, comme il n'en fleurit qu'à l'Opéra. Vous êtes dans les chœurs, mon voisin; cela est connu de tout le monde.

LE COMTE. Comme votre mariage avec M. Camus.

LA MARQUISE. Vous y revenez? Eh bien, pourquoi pas? M. Camus est un fort honnête homme; il est plusieurs fois millionnaire; son âge, bien qu'assez respectable, est juste à point pour un mari. Je suis veuve, il est garçon; il est très bien quand il a des gants.

LE COMTE. Et un bonnet de nuit: cela doit lui aller.

LA MARQUISE. Voulez-vous bien vous taire, s'il vous plaît? Est-ce qu'on parle de choses pareilles?

LE COMTE. Dame! à quelqu'un qui peut les voir.

LA MARQUISE. Ce sont apparemment ces demoiselles qui vous apprennent ces jolies façons-là. 5

LE COMTE, *se levant et prenant son chapeau.* Tenez, marquise, je vous dis adieu. Vous me feriez dire quelque sottise.

LA MARQUISE. Quel excès de délicatesse!

LE COMTE. Non, mais, en vérité, vous êtes trop 10 cruelle. C'est bien assez de défendre qu'on vous aime, sans m'accuser d'aimer ailleurs.

LA MARQUISE. De mieux en mieux. Quel ton tragique! Moi, je vous ai défendu de m'aimer?

LE COMTE. Certainement, — de vous en parler, du 15 moins.

LA MARQUISE. Eh bien! je vous le permets; voyons votre éloquence.

LE COMTE. Si vous le disiez sérieusement...

LA MARQUISE. Que vous importe? pourvu que je 20 le dise.

LE COMTE. C'est que, tout en riant, il pourrait bien y avoir quelqu'un ici qui courût des risques.

LA MARQUISE. Oh! oh! de grands périls, monsieur?

LE COMTE. Peut-être, madame; mais, par malheur, 25 le danger ne serait que pour moi.

LA MARQUISE. Quand on a peur, on ne fait pas le brave. Eh bien! voyons. Vous ne dites rien? Vous me menacez, je m'expose, et vous ne bougez pas? Je m'attendais à vous voir au moins vous précipiter à mes 30 pieds comme Rodrigue,[1] ou M. Camus lui-même. Il serait déjà, à votre place.

LE COMTE. Cela vous divertit donc beaucoup de vous moquer du pauvre monde?

LA MARQUISE. Et vous, cela vous surprend donc bien de ce qu'on ose vous braver en face?

5 LE COMTE. Prenez garde! Si vous êtes brave, j'ai été hussard,[1] moi, madame, je suis bien aise de vous le dire, et il n'y a pas encore si longtemps.

LA MARQUISE. Vraiment! Eh bien! à la bonne heure. Une déclaration de hussard, cela doit être 10 curieux; je n'ai jamais vu cela de ma vie. Voulez-vous que j'appelle ma femme de chambre? Je suppose qu'elle saura vous répondre. Vous me donnerez une représentation. (*On entend la sonnette.*)

LE COMTE. Encore cette sonnerie! Adieu donc, 15 marquise. Je ne vous tiens pas quitte, au moins. (*Il ouvre la porte.*)

LA MARQUISE. A ce soir, toujours, n'est-ce pas? Mais qu'est-ce donc que ce bruit que j'entends?

LE COMTE, *regardant à la fenêtre.* C'est le temps 20 qui vient de changer. Il pleut et il grêle à faire plaisir. On vous apporte un troisième bonnet, et je crains bien qu'il n'y ait un rhume dedans.

LA MARQUISE. Mais ce tapage-là, est-ce que c'est le tonnerre? en plein mois de janvier! Et les alma- 25 nachs?

LE COMTE. Non; c'est seulement un ouragan, une espèce de trombe qui passe.

LA MARQUISE. C'est effrayant. Mais fermez donc la porte; vous ne pouvez pas sortir de ce 30 temps-là.[2] Qu'est-ce qui peut produire une chose pareille?

LE COMTE *ferme la porte.* Madame, c'est la colère

céleste qui châtie les carreaux de vitre, les parapluies et les tuyaux de cheminée.

LA MARQUISE. Et mes chevaux qui sont sortis!

LE COMTE. Il n'y a pas de danger pour eux, s'il ne leur tombe rien sur la tête. 5

LA MARQUISE. Plaisantez donc à votre tour! Je suis très propre, moi, monsieur, je n'aime pas à crotter mes chevaux. C'est inconcevable! Tout à l'heure, il faisait le plus beau ciel du monde.

LE COMTE. Vous pouvez bien compter, par exemple, 10 qu'avec cette grêle vous n'aurez personne. Voilà un jour de moins parmi vos jours.

LA MARQUISE. Non pas, puisque vous êtes venu. Posez donc votre chapeau, qui m'impatiente.

LE COMTE. Un compliment, madame! Prenez 15 garde. Vous qui faites profession de les haïr, on pourrait prendre les vôtres pour la vérité.

LA MARQUISE. Mais je vous le dis, et c'est très vrai. Vous me faites grand plaisir en venant me voir.

LE COMTE, *se rasseyant près de la marquise.* Alors 20 laissez-moi vous aimer.

LA MARQUISE. Mais je vous le dis aussi, je le veux bien; cela ne me fâche pas le moins du monde.

LE COMTE. Alors laissez-moi vous en parler.

LA MARQUISE. A la hussarde, n'est-il pas vrai? 25

LE COMTE. Non, madame, soyez convaincue qu'à défaut de cœur j'ai assez de bon sens pour vous respecter. Mais il me semble qu'on a bien le droit, sans offenser une personne qu'on respecte...

LA MARQUISE. D'attendre que la pluie soit passée, 30 n'est-ce pas? Vous êtes entré ici tout à l'heure, sans savoir pourquoi, vous l'avez dit vous-même; vous étiez

ennuyé, vous ne saviez que faire, vous pouviez même passer pour assez grognon. Si vous aviez trouvé ici trois personnes, les premières venues, là, au coin de ce feu, vous parleriez, à l'heure qu'il est, littérature ou chemins de fer, après quoi vous iriez dîner. C'est donc parce que je me suis trouvée seule que vous vous croyez tout à coup obligé, oui, obligé, pour votre honneur, de me faire cette même cour, cette éternelle, insupportable cour, qui est une chose si inutile, si ridicule, si rebattue. Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait? Qu'il arrive ici une visite, vous allez peut-être avoir de l'esprit; mais je suis seule, vous voilà plus banal qu'un vieux couplet de vaudeville,[1] et vite, vous abordez votre thème, et, si je voulais vous écouter, vous m'exhiberiez une déclaration, vous me réciteriez votre amour. Savez-vous de quoi les hommes ont l'air en pareil cas? De ces pauvres auteurs sifflés[2] qui ont toujours un manuscrit dans leur poche, quelque tragédie inédite et injouable, et qui vous tirent cela pour vous en assommer, dès que vous êtes seul un quart d'heure avec eux.

Le Comte. Ainsi, vous me dites que je ne vous déplais pas, je vous réponds que je vous aime, et puis c'est tout, à votre avis?

La Marquise. Vous ne m'aimez pas plus que le Grand Turc.[3]

Le Comte. Oh! par exemple, c'est trop fort. Écoutez-moi un seul instant, et si vous ne me croyez pas sincère...

La Marquise. Non, non, et non! Mon Dieu! croyez-vous que je ne sache pas ce que vous pourriez me dire? J'ai très bonne opinion de vos études, mais,

parce que vous avez de l'éducation, pensez-vous que je n'aie rien lu? Tenez, je connaissais un homme d'esprit qui avait acheté, je ne sais où, une collection de cinquante lettres, assez bien faites, très proprement écrites, des lettres d'amour, bien entendu. Ces cinquante lettres étaient graduées de façon à composer une sorte de petit roman, où toutes les situations étaient prévues. Il y en avait pour les déclarations, pour les dépits, pour les espérances, pour les moments d'hypocrisie où l'on se rabat sur l'amitié,[1] pour les brouilles, pour les désespoirs, pour les instants de jalousie, pour la mauvaise humeur, même pour les jours de pluie, comme aujourd'hui. J'ai lu ces lettres. L'auteur prétendait, dans une sorte de préface, en avoir fait usage pour lui-même, et n'avoir jamais trouvé une femme qui résistât plus tard que le trente-troisième numéro. Eh bien! j'ai résisté, moi, à toute la collection. Je vous demande si j'ai de la littérature, et si vous pourriez vous flatter de m'apprendre quelque chose de nouveau.

LE COMTE. Vous êtes bien blasée, marquise.

LA MARQUISE. Des injures? J'aime mieux cela; c'est moins fade que vos sucreries.[2]

LE COMTE. Oui, en vérité, vous êtes bien blasée.

LA MARQUISE. Vous le croyez? Eh bien! pas du tout.

LE COMTE. Comme une vieille Anglaise, mère de quatorze enfants.

LA MARQUISE. Comme la plume qui danse sur mon chapeau. Vous vous figurez donc que c'est une science bien profonde que de vous savoir tous par cœur? Mais il n'y a pas besoin d'étudier pour apprendre; il n'y

qu'à vous laisser faire. Réfléchissez; c'est un calcul bien simple. Les hommes assez braves pour respecter nos pauvres oreilles, et pour ne pas tomber dans la sucrerie, sont extrêmement rares. D'un autre côté, il n'est pas contestable que, dans ces tristes instants où vous tâchez de mentir pour essayer de plaire, vous vous ressemblez tous comme des capucins de cartes.[1] Heureusement pour nous, la justice du ciel n'a pas mis à votre disposition un vocabulaire très varié. Vous n'avez tous, comme on dit, qu'une chanson, en sorte que le seul fait d'entendre les mêmes phrases, la seule répétition des mêmes mots, des mêmes gestes apprêtés, des mêmes regards tendres, le spectacle seul de ces figures diverses qui peuvent être plus ou moins bien par elles-mêmes, mais qui prennent toutes, dans ces moments funestes, où vous tâchez de mentir, pour essayer de plaire, la même physionomie humblement conquérante, cela nous sauve par l'envie de rire, ou du moins par le simple ennui. Si j'avais une fille, et si je voulais la préserver de ces entreprises qu'on appelle dangereuses, je me garderais bien de lui défendre d'écouter les pastorales[2] de ses valseurs. Je lui dirais seulement: N'en écoute pas un seul, écoute-les tous; ne ferme pas le livre et ne marque pas la page; laisse-le ouvert, laisse ces messieurs te raconter leurs petites drôleries. Si, par malheur, il y en a un qui te plaît, ne t'en défends pas, attends seulement; il en viendra un autre tout pareil qui te dégoûtera de tous les deux. Tu as quinze ans, je suppose; eh bien! mon enfant, cela ira ainsi jusqu'à trente, et ce sera toujours la même chose. Voilà mon histoire et ma science; appelez-vous cela être blasée?

LE COMTE. Horriblement, si ce que vous dites est vrai; et cela semble si peu naturel, que le doute pourrait être permis.

LA MARQUISE. Qu'est-ce que cela me fait que vous me croyiez ou non? 5

LE COMTE. Encore mieux. Est-ce bien possible? Quoi! à votre âge, vous méprisez l'amour? Les paroles d'un homme qui vous aime vous font l'effet d'un méchant roman? Ses regards, ses gestes, ses sentiments vous semblent une comédie? Vous vous piquez 10 de dire vrai, et vous ne voyez que mensonge dans les autres? Mais d'où revenez-vous[1] donc, marquise? Qu'est-ce qui vous a donné ces maximes-là?

LA MARQUISE. Je reviens de loin, mon voisin.

LE COMTE. Oui, de nourrice. Les femmes s'ima- 15 ginent qu'elles savent toute chose au monde; elles ne savent rien du tout. Je vous le demande à vous-même, quelle expérience pouvez-vous avoir? Celle de ce voyageur qui, à l'auberge, avait vu une femme rousse, et qui écrivit sur son journal: Les femmes sont rousses 20 dans ce pays-ci.

LA MARQUISE. Je vous avais prié de mettre une bûche au feu.

LE COMTE, *mettant la bûche.* Être prude, cela se conçoit; dire non, se boucher les oreilles, haïr l'amour, 25 cela se peut; mais le nier, quelle plaisanterie! Vous découragez un pauvre diable en lui disant: Je sais ce que vous allez me dire. Mais n'est-il pas en droit de vous répondre: Oui, madame, vous le savez peut-être; et moi aussi, je sais ce qu'on dit quand on aime, mais je l'ou- 30 blie en vous parlant! Rien n'est nouveau sous le soleil; mais je dis à mon tour: Qu'est-ce que cela prouve?

LA MARQUISE. A la bonne heure, au moins! vous parlez très bien; à peu de chose près, c'est comme un livre.

LE COMTE. Oui, je parle, et je vous assure que, si vous êtes telle qu'il vous plaît de le paraître, je vous plains très sincèrement.

LA MARQUISE. A votre aise; faites comme chez vous.

LE COMTE. Il n'y a rien là qui puisse vous blesser. Si vous avez le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas raison de nous défendre? Quand vous nous comparez à des auteurs sifflés, quel reproche croyez-vous nous faire? Eh! mon Dieu, si l'amour est une comédie...

LA MARQUISE. Le feu ne va pas; la bûche est de travers.

LE COMTE, *arrangeant le feu.* Si l'amour est une comédie, cette comédie, vieille comme le monde, sifflée ou non, est, au bout du compte, ce qu'on a encore trouvé de moins mauvais. Les rôles sont rebattus, j'y consens, mais, si la pièce ne valait rien, tout l'univers ne la saurait pas par cœur; — et je me trompe en disant qu'elle est vieille. Est-ce être vieux que d'être immortel?

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de la poésie.

LE COMTE. Non, madame; mais ces fadaises, ces balivernes qui vous ennuient, ces compliments, ces déclarations, tout ce radotage, sont de très bonnes anciennes choses, convenues, si vous voulez, fatigantes, ridicules parfois, mais qui en accompagnent une autre, laquelle est toujours jeune.

LA MARQUISE. Vous vous embrouillez; qu'est-ce

qui est toujours vieux, et qu'est-ce qui est toujours jeune?

LE COMTE. L'amour.

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de l'éloquence.

LE COMTE. Non, madame; je veux dire ceci: que l'amour est immortellement jeune, et que les façons de l'exprimer sont et demeureront éternellement vieilles. Les formes usées, les redites, ces lambeaux de romans qui vous sortent du cœur on ne sait pas pourquoi, tout cet entourage, tout cet attirail, c'est un cortège de vieux chambellans, de vieux diplomates, vieux ministres, c'est le caquet de l'antichambre d'un roi; tout cela passe, mais ce roi-là ne meurt pas. L'amour est mort, vive l'amour!

LA MARQUISE. L'amour?

LE COMTE. L'amour. Et quand même on ne ferait que s'imaginer...

LA MARQUISE. Donnez-moi l'écran qui est là.

LE COMTE. Celui-là?

LA MARQUISE. Non, celui de taffetas; voilà votre feu qui m'aveugle.

LE COMTE, *donnant l'écran à la marquise.* Quand même on ne ferait que s'imaginer qu'on aime, est-ce que ce n'est pas une chose charmante?

LA MARQUISE. Mais, je vous dis, c'est toujours la même chose.

LE COMTE. Et toujours nouveau, comme dit la chanson. Que voulez-vous donc qu'on invente? Il faut apparemment qu'on vous aime en hébreu. Cette Vénus qui est là sur votre pendule, c'est aussi toujours la même chose; en est-elle moins belle, s'il vous

plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère, est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE. Bon, voilà le refrain: jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

5 LE COMTE, *prenant le coussin et le tenant à la main.* Cette Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo[1] a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde[2] a eu plus d'amou-
10 reux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté, comme Aspasie et Manon Lescaut.[3]

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, *tenant toujours le coussin.* Non, ma-
15 dame; mais je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cet air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre: c'est une maladie qui court
20 les salons. On se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors, pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là fait sur votre tête?

LA MARQUISE. Et qu'est-ce que ce coussin fait
25 dans votre main? Je vous l'avais demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE. Eh bien! l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car
30 je suis furieux contre vous. (*Il pose le coussin à terre devant la marquise, et se met à genoux dessus.*)

LA MARQUISE. Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE. Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE. Vous ne voulez pas vous lever? 5

LE COMTE. Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle se lève.*) 10

LE COMTE, *toujours à genoux.* Marquise, au nom du ciel! cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE. Cela vous passera au *Café de Paris.*[1]

LE COMTE, *de même.* Non, sur l'honneur, je parle 15 du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur 20 même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi...; oui, depuis plus d'un an, je vous adore, 25 je ne songe...

LA MARQUISE. Adieu. (*La marquise sort et laisse la porte ouverte.*)

LE COMTE, *demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit:*) C'est la vérité que cette 30 porte est glaciale. (*Il va pour sortir, et voit la marquise.*) Ah! marquise, vous vous moquez de moi.

LA MARQUISE, *appuyée sur la porte entr'ouverte.* Vous voilà debout?

LE COMTE. Oui, et je m'en vais pour ne plus jamais vous revoir.

5 LA MARQUISE. Venez ce soir au bal, je vous garde une valse.

LE COMTE. Jamais, jamais je ne vous reverrai! Je suis au désespoir, je suis perdu.

LA MARQUISE. Qu'avez-vous?

10 LE COMTE. Je suis perdu, je vous aime comme un enfant. Je vous jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde...

LA MARQUISE. Adieu. (*Elle veut sortir.*)

LE COMTE. C'est moi qui sors, madame; restez, je
15 vous en supplie. Ah! je sens combien je vais souffrir!

LA MARQUISE, *d'un ton sérieux.* Mais enfin, monsieur, qu'est-ce que vous me voulez?

LE COMTE. Mais, madame, je veux...je désirerais...ce serait ma vie entière que je mettrais à vos
20 pieds; ce serait mon nom, mes biens, mon honneur même que je voudrais vous confier. Moi, vous confondre un seul instant avec aucune femme au monde! L'avez-vous bien pu supposer? me croyez-vous si dépourvu de sens? mon étourderie ou ma déraison a-t-
25 elle donc été si loin que de vous faire douter de mon respect? Vous qui me disiez tantôt que vous aviez quelque plaisir à me voir, peut-être quelque amitié pour moi (n'est-il pas vrai, marquise?), pouvez-vous penser qu'un homme ainsi distingué par vous, que vous avez
30 pu trouver digne d'une si précieuse, d'une si douce indulgence, ne saurait pas ce que vous valez? Suis-je donc aveugle ou insensé?

LA MARQUISE. Ah! — Eh bien, si vous m'aviez dit cela en arrivant, nous ne nous serions pas disputés. — Ainsi, vous voulez m'épouser?

LE COMTE. Mais certainement, j'en meurs d'envie, je n'ai jamais osé vous le dire, mais je ne pense pas à autre chose depuis un an; je donnerais mon sang pour qu'il me fût permis d'avoir la plus légère espérance...

LA MARQUISE. Attendez donc, vous êtes plus riche que moi.

LE COMTE. Oh! mon Dieu, je ne crois pas, et qu'est-ce que cela vous fait? Je vous en supplie, ne parlons pas de ces choses-là! Votre sourire, en ce moment, me fait frémir d'espoir et de crainte. Un mot, par grâce! ma vie est dans vos mains.

LA MARQUISE. Je vais vous dire deux proverbes: le premier, c'est qu'il n'y a rien de tel que de s'entendre. Par conséquent, nous causerons de ceci.

LE COMTE. Ce que j'ai osé vous dire ne vous déplaît donc pas?

LA MARQUISE. Mais non. Voici mon second proverbe: c'est qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Or, voilà trois quarts d'heure que celle-ci, grâce à vous, n'est ni l'un ni l'autre, et cette chambre est parfaitement gelée. Par conséquent aussi, vous allez me donner le bras pour aller dîner chez ma mère. Après cela, vous irez chez Fossin.

LE COMTE. Chez Fossin, madame? pour quoi faire?

LA MARQUISE. Ma bague.

LE COMTE. Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus. Eh bien! votre bague, marquise?

LA MARQUISE. Marquise, dites-vous? Eh bien! à ma bague, il y a justement sur le chaton une petite

couronne de marquise; et comme cela peut servir de cachet... Dites donc, comte, qu'en pensez-vous? il faudra peut-être ôter les fleurons?[1] Allons, je vais mettre un chapeau.

5 LE COMTE. Vous me comblez de joie!... comment vous exprimer...

LA MARQUISE. Mais fermez donc cette malheureuse porte! cette chambre ne sera plus habitable.[2]

NOTES

NOTES

FANTASIO

Page 3. — 1. **Mantoue,** *Mantua,* in North Italy. Evidently this and Munich, the capital of Bavaria, are used merely as convenient names.

Page 4. — 1. **l'aimait,** *was fond of him,* not "was in love with him."

2. **me serais-je trompé?** *can I have been mistaken?* Note this use of the conditional.

Page 5. — 1. **bourgeois.** These young men are inclined to ridicule the commonplace, well-regulated life of the ordinary citizen.

2. **il est à se griser,** *he is busy getting drunk.*

3. **coup,** *drink;* one of many meanings.

Page 6. — 1. **rabattu.** The style of Marinoni's cloak (*with turned-down collar*) shows him to be a foreigner. **Gobe-mouche,** *gull,* a person who will "swallow" (*gober*) anything.

Page 7. — 1. **bergeronnette,** the typical *shepherdess* of the more or less fantastic pastoral plays which at certain periods have been popular.

2. **sent,** a play on two uses of *sentir.* In Facio's speech it has the idiomatic meaning *have the appearance of,* lit., *smell of.* **d'une lieue,** *a league away.* **bête à faire plaisir,** *delightfully stupid.*

3. **des nez de carton,** *false noses,* instead of masks covering the whole face.

4. **prendre . . . filles,** *put our arms around the girls' waists.* **la queue,** of the wigs.

Page 8. — 1. **s'assoit.** Musset uses indifferently *s'assoit* and *s'assied.*

2. **usé, rebattu,** *stale, worn-out.* "Un moyen si simple qu'il est *usé* à force d'être *rebattu.*" (*L'Ane et le ruisseau,* scene viii.)

3. **tant soit peu,** *the least bit.*

4. **des nôtres,** *with us, in our party.*

5. **de choses et d'autres,** *of one thing and another.*

Page 9. — 1. **manqué, pitoyable.** Fantasio, with *le mois de janvier dans le cœur,* regards even the beauties of nature as a pitiable failure. **Regarde-moi,** etc., *just look at that valley, will you* (**moi,** lit., *for me*).

2. **les Mille et une Nuits,** *the Arabian Nights.*

Page 10. — 1. **son essence,** *his essential character.*

2. **revenu de tout,** *disgusted with everything.* In his reply, Fantasio uses *revenu* in its literal sense.

Page 12. — 1. **pêcher à la ligne,** to a French mind, "the natural employment of a hopelessly unimaginative person." (W. H. Pollock.)

2. **trente-et-quarante,** a gambling game, played with cards.

3. **Jean-Paul,** as the German writer J. P. F. Richter (1763-1825) is usually called, was made known in France by some translations of which Musset published a review in *Le Temps* in 1831 (reprinted in *Mélanges,* vol. ix of his *Œuvres*). The sentence referred to is as follows: "Sous l'empire d'une idée puissante, nous nous trouvons, comme le plongeur sous la cloche, à l'abri des flots de la mer immense qui nous environne." Musset advises us to read from beginning to end "le petit volume qui renferme ces gouttes d'un vin précieux." He seems to have been fond of the figure of the diver and the diving-bell, which he uses also in *Lorenzaccio,* act III, scene iii, and in *La Nuit de Décembre.*

Page 13. — 1. **les Anglais** are regarded on the continent of Europe as indefatigable travellers. George Sand, in one of e *Lettres d'un voyageur,* written while in Italy with Musset,

speaks with pleasure of a region where "on peut marcher tout un jour sans rencontrer un seul Anglais."

Page 14. — 1. **l'histoire du siècle.** The idea poetically expressed in this speech is developed at length in the first part of *La Confession d'un enfant du siècle;* it is important as a key to the character of Fantasio and of Musset himself, who once said: "Je me suis passablement brûlé les ailes en temps et lieu." (See Barine, *Alfred de Musset,* p. 157.)

2. **romance,** *love-song.*

3. **Miéris,** *Mieris,* the name of a family of Dutch painters of the seventeenth and eighteenth centuries. Musset does not distinguish between Dutch and Flemish, using *Flamand* to cover both. So in *Il ne faut jurer de rien,* act III, scene iii, he thus expresses his admiration for the women of Holland: "Quelles Vénus que ces Flamandes!" The artists of the Dutch school are characterized by perfection of finish rather than by imagination, and they excel in scenes of domestic life like the one described in this speech. The description corresponds more or less closely to several pictures in the Louvre, which are not by Mieris, however, and which do not bear the title *coup de l'étrier.*

4. **coup de l'étrier,** *stirrup-cup,* the parting cup drunk by a traveller on horseback. Distinguish, however, *coup* and *coupe.*

Page 15. — 1. **protège.** Musset wrote *protége,* for until a subsequent ruling by the Académie Française, *è* was not written before *g.*

2. **gros sou,** a large copper coin, really worth two sous, or ten centimes (two cents).

3. **canons à vapeur,** an imaginary invention.

Page 17. — 1. **moulées en bâtarde,** *rounded and sloping.*

Page 18. — 1. The idea of having a man change places with his servant in order the better to observe the lady whom he expects to marry seems to come from the entertaining comedy by Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730); there, however, the idea is more fully developed, for the lady also changes places with her maid, and in spite of these multiple

plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère, est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE. Bon, voilà le refrain: jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

5 LE COMTE, *prenant le coussin et le tenant à la main.* Cette Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo[1] a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde[2] a eu plus d'amou-
10 reux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté, comme Aspasie et Manon Lescaut.[3]

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, *tenant toujours le coussin.* Non, ma-
15 dame; mais je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cet air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre: c'est une maladie qui court
20 les salons. On se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors, pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là fait sur votre tête?

LA MARQUISE. Et qu'est-ce que ce coussin fait
25 dans votre main? Je vous l'avais demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE. Eh bien! l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car
30 je suis furieux contre vous. (*Il pose le coussin à terre devant la marquise, et se met à genoux dessus.*)

LA MARQUISE. Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE. Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE. Vous ne voulez pas vous lever? 5

LE COMTE. Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle se lève.*) 10

LE COMTE, *toujours à genoux.* Marquise, au nom du ciel! cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE. Cela vous passera au *Café de Paris.*[1]

LE COMTE, *de même.* Non, sur l'honneur, je parle 15 du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur 20 même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi...; oui, depuis plus d'un an, je vous adore, 25 je ne songe...

LA MARQUISE. Adieu. (*La marquise sort et laisse la porte ouverte.*)

LE COMTE, *demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit:*) C'est la vérité que cette 30 porte est glaciale. (*Il va pour sortir, et voit la marquise.*) Ah! marquise, vous vous moquez de moi.

plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère, est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE. Bon, voilà le refrain: jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

5 LE COMTE, *prenant le coussin et le tenant à la main.* Cette Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo[1] a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde[2] a eu plus d'amou-
10 reux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté, comme Aspasie et Manon Lescaut.[3]

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, *tenant toujours le coussin.* Non, ma-
15 dame; mais je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cet air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre: c'est une maladie qui court
20 les salons. On se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors, pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là fait sur votre tête?

LA MARQUISE. Et qu'est-ce que ce coussin fait
25 dans votre main? Je vous l'avais demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE. Eh bien! l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car
30 je suis furieux contre vous. (*Il pose le coussin à terre devant la marquise, et se met à genoux dessus.*)

LA MARQUISE. Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE. Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE. Vous ne voulez pas vous lever? 5

LE COMTE. Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle se lève.*) 10

LE COMTE, *toujours à genoux.* Marquise, au nom du ciel! cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE. Cela vous passera au *Café de Paris.*[1]

LE COMTE, *de même.* Non, sur l'honneur, je parle 15 du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur 20 même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi...; oui, depuis plus d'un an, je vous adore, 25 je ne songe...

LA MARQUISE. Adieu. (*La marquise sort et laisse la porte ouverte.*)

LE COMTE, *demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit:*) C'est la vérité que cette 30 porte est glaciale. (*Il va pour sortir, et voit la marquise.*) Ah! marquise, vous vous moquez de moi

plaît? Si vous ressemblez à votre grand'mère, est-ce que vous en êtes moins jolie?

LA MARQUISE. Bon, voilà le refrain: jolie. Donnez-moi le coussin qui est près de vous.

5 LE COMTE, *prenant le coussin et le tenant à la main.* Cette Vénus est faite pour être belle, pour être aimée et admirée, cela ne l'ennuie pas du tout. Si le beau corps trouvé à Milo[1] a jamais eu un modèle vivant, assurément cette grande gaillarde[2] a eu plus d'amou-
10 reux qu'il ne lui en fallait, et elle s'est laissé aimer comme une autre, comme sa cousine Astarté, comme Aspasie et Manon Lescaut.[3]

LA MARQUISE. Monsieur, voilà de la mythologie.

LE COMTE, *tenant toujours le coussin.* Non, ma-
15 dame; mais je ne puis dire combien cette indifférence à la mode, cette froideur qui raille et dédaigne, cet air d'expérience qui réduit tout à rien, me font peine à voir à une jeune femme. Vous n'êtes pas la première chez qui je les rencontre: c'est une maladie qui court
20 les salons. On se détourne, on bâille, comme vous en ce moment, on dit qu'on ne veut pas entendre parler d'amour. Alors, pourquoi mettez-vous de la dentelle? Qu'est-ce que ce pompon-là fait sur votre tête?

LA MARQUISE. Et qu'est-ce que ce coussin fait
25 dans votre main? Je vous l'avais demandé pour le mettre sous mes pieds.

LE COMTE. Eh bien! l'y voilà, et moi aussi; et je vous ferai une déclaration, bon gré, mal gré, vieille comme les rues et bête comme une oie; car
30 je suis furieux contre vous. (*Il pose le coussin à terre devant la marquise, et se met à genoux dessus.*)

LA MARQUISE. Voulez-vous me faire la grâce de vous ôter de là, s'il vous plaît?

LE COMTE. Non; il faut d'abord que vous m'écoutiez.

LA MARQUISE. Vous ne voulez pas vous lever? 5

LE COMTE. Non, non, et non! comme vous le disiez tout à l'heure, à moins que vous ne consentiez à m'entendre.

LA MARQUISE. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Elle se lève.*) 10

LE COMTE, *toujours à genoux.* Marquise, au nom du ciel! cela est trop cruel. Vous me rendrez fou, vous me désespérez.

LA MARQUISE. Cela vous passera au *Café de Paris.*[1]

LE COMTE, *de même.* Non, sur l'honneur, je parle 15 du fond de l'âme. Je conviendrai, tant que vous voudrez, que j'étais entré ici sans dessein; je ne comptais que vous voir en passant, témoin cette porte que j'ai ouverte trois fois pour m'en aller. La conversation que nous venons d'avoir, vos railleries, votre froideur 20 même, m'ont entraîné plus loin qu'il ne fallait peut-être; mais ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, c'est du premier jour où je vous ai vue, que je vous aime, que je vous adore... Je n'exagère pas en m'exprimant ainsi...; oui, depuis plus d'un an, je vous adore, 25 je ne songe...

LA MARQUISE. Adieu. (*La marquise sort et laisse la porte ouverte.*)

LE COMTE, *demeuré seul, reste un moment encore à genoux, puis il se lève et dit:*) C'est la vérité que cette 30 porte est glaciale. (*Il va pour sortir, et voit la marquise.*) Ah! marquise, vous vous moquez de moi.

Rosette through spite, Perdican seems to have overcome the resistance of Camille; but at the end his unworthy action is the means of bringing unhappiness to all three.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE

Page 107. — 1. **me fera sauver,** *will make me leave.*

Page 108. — 1. **grand monde,** *many people.*
2. **pour ma gloire,** *for the sake of my reputation.*
3. **de la journée,** *during the day.*

Page 109. — 1. **feuilleton,** a *literary article* in a newspaper. In the stage edition the phrase was changed to *bête à faire plaisir,* — perhaps to avoid offending the journalists.
2. **ce n'est pas la peine.** Cf. page 90, note 1.

Page 110. — 1. **bannière,** i.e., what sort of people are coming.
2. **aux Italiens,** *at the Italian opera.* The Count proposes to visit the Marquise in her box.
3. **M. Camus.** This name, meaning *flat-nosed,* suggests a dull, commonplace man.
4. **c'est bien vous, par exemple,** *that's just like you, truly.*

Page 111. — 1. **au nez tout bonnement,** *right in my face.*

Page 112. — 1. **s'entend de reste,** *is easy to understand.* **De reste,** *more than sufficiently.*
2. **mais, mon Dieu!** *but dear me!*

Page 113. — 1. **à la bonne heure,** *very good.*

Page 114. — 1. **du côté de Fossin,** *in the direction of Fossin's shop.*
2. **tout bonnement,** *simply.*
3. **sans indiscrétion,** *if it is not impertinent to ask.*

Page 116. — 1. **à dormir debout,** (stupid enough) *to make you go to sleep standing.*

Page 117. — 1. **Rodrigue,** the hero of Corneille's *Le Cid.*

Page 118. — 1. **hussard,** *hussar,* soldiers noted for their daring and for their rough manners. The word is Hungarian.

2. **de ce temps-là,** *in this weather.*

Page 120. — 1. **plus banal qu'un vieux couplet de vaudeville,** *more stupid than an old vaudeville song.*

2. **auteurs sifflés,** *authors whose works have been hissed.* Musset himself had had this experience.

3. **le Grand Turc,** a more or less indefinite personage, introduced, for instance, by Molière in *Le Bourgeois Gentilhomme.*

Page 121. — 1. **se rabat sur l'amitié,** *falls back upon friendship.*

2. **sucreries,** *sweet sayings, compliments,* dealt in by the society men whom the Marquise calls *confiseurs déguisés* (page 114).

Page 122. — 1. **capucins de cartes,** *bent playing-cards standing in a row,* like a procession of monks; when the first card is pushed, the whole line falls.

2. **pastorales,** *complimentary speeches,* such as are conventional in pastoral drama.

Page 123. — 1. **d'où revenez-vous?** *where have you been, what experiences have you had?* **je reviens de loin,** *I have had much experience.* **Oui, de nourrice,** *yes, as much as a newly-weaned child,* i.e., very little.

Page 126. — 1. **le beau corps trouvé à Milo,** the well-known Greek statue called the Venus of Milo, in the Louvre. Milo or Melos is an island south-east of Greece.

2. **gaillarde,** *charmer.*

3. **Astarté** was a Phœnician goddess, sometimes identified with Venus. **Aspasie,** *Aspasia,* an Athenian woman of the time of Pericles, and **Manon Lescaut,** heroine of Prévost's novel, were famous for the number of their admirers.

Page 127. — 1. **Café de Paris,** a restaurant in the Avenue de l'Opéra, where the Count would find diverting society. Musset himself was fond of going there.

Page 130. — 1. "Le comte devient lyrique au milieu des badinages; et puisqu'il faut en venir à une conclusion, il arrive, lui aussi, fatalement à cette déclaration vieille comme les rues, bête comme une oie: Marquise, je vous aime. En femme habile et spirituelle, la marquise se garde bien de conjuguer le même verbe, et se contente de faire comprendre qu'elle accepte la main du comte, en parlant du chaton de sa bague dont il faudra changer les fleurons." (Lenient, *Comédie en France,* vol. ii, page 349.) The crown of a marquis has flower-shaped ornaments (*fleurons*), which that of a count does not have. If the Marquise changes her title, she must change her seal (*cachet*) to correspond. *Chaton* means either the setting of a stone in a ring, or, as here, the part of the ring on which the seal is engraved.

2. The stage edition adds: *Le comte ferme la porte.*